LA

POPULARITÉ,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR

M. CASIMIR DELAVIGNE,

De l'Académie Française.

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 1er DÉCEMBRE 1838.

Conforme à la représentation.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

SIR GILBERT LINDSEY	MM.	BEAUVALLET.
ÉDOUARD LINDSEY, son fils		FIRMIN.
LORD DERBY		PROVOST.
LE CHEVALIER CAVERLY		SAMSON.
MORTINS		GEFFROY.
GODWIN		REGNIER.
THOMAS GOFF		GUIAUD.
WILLIAM, domestique d'Édouard		MATHIEN.
UN DOMESTIQUE de lord Derby		RICHÉ.
UN DOMESTIQUE de Sir Gilbert Lindsey		ALEXANDRE.
LADY STRAFFORD, nièce de lord Derby	Mlle	PLESSY.

ÉLECTEURS, CHEFS D'ATELIERS, DE MÉTIERS.
ADMINISTRATEURS DES HOSPICES.
DOMESTIQUES.

(La scène est à Londres.)

ACTE PREMIER.

Un salon chez Édouard Lindsey. — Trois grandes fenêtres au fond; deux portes latérales.

SCÈNE I.

SIR GILBERT LINDSEY, ÉDOUARD, CAVERLY, MORTINS. (On les entend d'une salle à manger voisine.)

ÉDOUARD.

A la gloire civile!

MORTINS.

Au peuple!

CAVERLY.

Au ministère!

(Éclat de rire général.)

SIR GILBERT.

Au pays!

SCÈNE II.

SIR GILBERT LINDSEY, entrant, ÉDOUARD, qui le suit.

SIR GILBERT.

Dans son toast, chacun son caractère:
Caverly, qui veut l'ordre avant la liberté,
Prône le ministère et porte sa santé;

76774

Radical dans le cœur, tou jeune camarade,
Mortins, nomme le peuple en vidant sa rasade;
Moi, qui vis tout changer : ministres, peuple et roi,
Je suis pour ce qui tient, pour le pays; et toi,
L'aigle de nos débats, toi de qui la parole
Domine au parlement, tu bois à ton idole,
A la gloire.

ÉDOUARD.

Il est vrai; pourtant je suis resté
Exempt d'ambition comme de vanité!
Premier des aldermans, sans faire un pas peut-être
J'étais lord-maire; eh bien, j'ai dédaigné de l'être.
D'un domaine aujourd'hui Londres m'enrichissant,
A souscrit malgré moi ce don reconnaissant,
Et je viens à mon tour d'en doter ses hospices.
En vain l'opinion veut payer mes services;
J'imiterai Névil que la chambre a perdu,
Qui, ferme sur l'autel, n'en est pas descendu,
Qui d'un deuil unanime a couvert nos murailles,
Et dont un peuple entier suivra les funérailles.
Oui, je veux, comme lui, des partis respecté,
Garder jusqu'à la fin ma popularité;
Et si, tout chargé d'ans, comme lui je succombe,
En immortalité la changer sur ma tombe.

SIR GILBERT.

Sublime honneur, mais rare! Adieu, ton déjeuner
M'a fait quitter mes champs et j'y vais retourner.
(Montrant la salle à manger.)
Rejoins-les.

ÉDOUARD.

De flacons la table est bien garnie,
Et mes vins, mieux que moi, leur tiendront compa-
Nous vous voyons à peine. [gnie.

SIR GILBERT.

A qui la faute?

ÉDOUARD.

Hélas!

SIR GILBERT.

Que ne viens-tu, mon fils, causer sous mes filas?

ÉDOUARD.

Le puis-je?

SIR GILBERT.

Quoi! j'habite à trois milles de Londres,
Et de m'y visiter tu ne peux plus répondre!

ÉDOUARD.

De nos droits qu'on attaque assidu défenseur,
Je combats d'Harrington le pouvoir oppresseur.
Ce ministre aujourd'hui ne veut-il pas suspendre
Notre *habeas corpus*...

SIR GILBERT.

Il s'en flatte.

ÉDOUARD.

Et nous prendre
Quinze ou vingt millions avec la liberté,
Si nous votons son bill par les lords adopté!

SIR GILBERT.

La question est grave; et toi qui la décides,
Dois-tu lui refuser une arme et des subsides?
Le Prétendant triomphe; il marche; ses progrès
Peuvent à bien des cœurs préparer des regrets.

ÉDOUARD.

Erreur!

SIR GILBERT.

Tu crois?

ÉDOUARD.

Mortins, l'honneur de notre presse,
D'Harrington sur ce point a démasqué l'adresse:
On veut nous effrayer de ce coup hasardeux,
Qui, loin de l'ébranler, raffermit Georges deux.

SIR GILBERT.

Lord Derby rit pourtant de la crise où nous sommes.

ÉDOUARD.

Mais sous cape, je crois, vu qu'il est de ces hommes
A mettre tout en feu pour rentrer dans leurs droits,
N'était la peur qu'ils ont de se brûler les doigts.

SIR GILBERT.

Son père, ce chevalier, refusa sous Guillaume
Le serment qu'ont prêté les ordres du royaume.
Exclus des nobles bancs, il s'en vanta partout;
Puis moins, puis moins encore; et le fils pas du tout;
Car lorsqu'il était franc, je veux dire au collége,
Je le vis quelquefois pleurer son privilége.

ÉDOUARD.

Ce marquis plébéien, alderman comme moi,
Espère à la Cité donner bientôt la foi,
Et, convoitant l'honneur d'un pouvoir éphémère,
Vise au trône vacant par la mort du lord-maire.

SIR GILBERT.

Il dérogerait donc jusqu'à prêter serment!
Et tu le nommerais!

ÉDOUARD.

Non.

SIR GILBERT.

C'est sûr?

ÉDOUARD.

Non, vraiment;
Mais la Cité pour lui peut n'être point ingrate.
S'il pense en jacobite, il parle en démocrate:
Ou liberté sans borne, ou pouvoir absolu;
Il ne sort pas de là. Le peuple a prévalu;
Gloire au peuple! il est peuple; il défend l'industrie;
Au progrès, des deux mains, il pousse la patrie,
Et, sans se compromettre, il voudrait la pousser
Tant et si fort qu'enfin il pût tout renverser.

SIR GILBERT.

C'est son portrait vivant. J'augure, à ce langage,
Que l'honnête Nelbroun obtiendra ton suffrage.

ÉDOUARD.

Nelbroun pour le ministre a voté quelquefois.

SIR GILBERT.

Comme je fis jadis, pour ou contre, à mon choix;
J'écoutais les raisons sans penser aux personnes,
Et votais pour les lois, quand je les trouvais bonnes.

ÉDOUARD.

Et c'était le devoir d'un loyal citoyen.

SIR GILBERT. [bien,

D'un digne Anglais, morbleu! qui veut, qui fait le

Sans système exclusif ; et tu feras de même ;
Tu nommeras Nelbroun, non parce que je l'aime,
Mais parce que Nelbroun est loyal comme moi,
Et qu'il a mérité d'être nommé par toi.

ÉDOUARD.

Quel feu !

SIR GILBERT.

C'est qu'entre nous le vieux marquis m'a- [larme.

ÉDOUARD.

Lui ?

SIR GILBERT.

Quelqu'un qui t'écrit.

ÉDOUARD.

Sa nièce.

SIR GILBERT.

Sous le charme
N'es-tu pas retombé ?

ÉDOUARD.

J'aime lady Strafford.

SIR GILBERT.

Ta Julia ?

ÉDOUARD.

Je l'aime, et le temps rend plus fort
Un attrait qui pour moi commença dès l'enfance,
Et contre elle, à vingt ans, me trouva sans défense.
N'avez-vous pas vous-même approuvé cet amour ?

SIR GILBERT.

Il ne fut pas heureux.

ÉDOUARD.

Il le fut jusqu'au jour
Où, rejoignant les Stuarts sur la terre étrangère,
Elle épousa l'ami, le sauveur de son père.

SIR GILBERT.

Tu trouvais bien des torts à cet objet chéri.

ÉDOUARD.

Torts qu'elle a réparés.

SIR GILBERT.

En perdant son mari.

ÉDOUARD.

Elle est libre...

SIR GILBERT.

Et déjà votre correspondance,
Traversant le détroit, a comblé la distance.

ÉDOUARD.

Mais ce plaisir amer, ce bonheur dévorant,
Qui nous fait regretter ce qu'en rêve il nous rend,
J'en suis, depuis un mois, privé par son silence.

SIR GILBERT.

Veux-tu de tes chagrins tromper la violence,
Viens me les confier ; avec moi viens t'asseoir
Sur ces gazons si frais, où, du matin au soir,
Plantant pour tes vieux jours, je vis en solitaire,
Après avoir payé ma dette à l'Angleterre.
Dans ce bien qu'en mourant ta mère t'a laissé,
Viens ; nous parlerons d'elle et du bonheur passé.
D'y fêter entre nous le jour de ta naissance,
Je m'étais, pour demain, promis la jouissance,
Je voulais l'avoir seul ; mais, à mon grand regret,
Caverly par plaisir, Derby par intérêt,
M'ont volé cette joie en s'invitant eux-mêmes.
Que m'importe après tout ! tu seras là, tu m'aimes ;
Et j'y puis dire encor ce que j'ai dit cent fois :
Je l'en vis sortir pur, et pur je l'y revois.

ÉDOUARD.

Vous le pourrez toujours ; en doutez-vous ?

SIR GILBERT.

Écoute :
La popularité, que pour toi je redoute,
Commence, en nous prenant sur ses ailes de feu,
Par nous donner beaucoup et nous demander peu.
Elle est amie ardente ou mortelle ennemie.
Et, comme elle a sa gloire, elle a son infamie.
Jeune, tu dois l'aimer : son charme décevant
Fait battre mon vieux cœur ; il m'enivre ; et souvent
Au fond de la tribune où ta voix me remue,
Quand d'un même transport tout une chambre émue
Se lève, t'applaudit, te porte jusqu'aux cieux,
Je sens des pleurs divins me rouler dans les yeux :
Mais si la volonté n'est égale au génie,
Cette faveur bientôt se tourne en tyrannie.
Tel qui croit la conduire est par elle entraîné :
Elle demande alors plus qu'elle n'a donné.
On fait pour lui complaire un premier sacrifice,
Un second, puis un autre ; et quand à son caprice
On a cédé fortune, et repos, et bonheur,
Elle vient fièrement vous demander l'honneur ;
On résiste, elle ordonne ; on fléchit, elle opprime
Et traîne le vaincu des fautes jusqu'au crime.
De son ordre, au contraire, avez-vous fait mépris,
Cachez-vous, apostat, ou voyez à ses cris
Se dresser de fureur ceux qu'elle tient en laisse
Pour flatter qui lui cède et mordre qui la blesse :
Des vertus qu'ils n'ont plus ces détracteurs si bas,
Ces insulteurs gagés des talens qu'il n'ont pas.
Elle excite leur meute, et les pousse, et se venge
En vous jetant au front leur colère et leur fange.
Voilà ce qu'elle fut, ce qu'elle est de nos jours,
Ce qu'en un pays libre on la verra toujours ;
Et s'il faut être enfin ou paraître coupable,
Laissant là l'honneur faux pour l'honneur véritable,
Souvenez-toi qu'il vaut mieux tomber en citoyen
Sous le mépris de tous, que mériter le tien.

ÉDOUARD.

Ayez foi dans ce cœur où votre sang bouillonne :
Je ferai mon devoir, quoi que l'honneur m'ordonne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CHEVALIER CAVERLY, MORTINS, tous deux un peu animés par le vin.

MORTINS, qui s'arrête en entrant.

Chevalier Caverly, de la sincérité !

CAVERLY, de même.

Disons, monsieur Mortins, toute la vérité.

MORTINS.

Vous, sur moi.

CAVERLY.

Sur moi, vous.

SIR GILBERT, à Édouard.

Ton vin de France opère.

CAVERLY.

Et devant Édouard.

MORTINS.

Soit.

SIR GILBERT.

Je pars.

ÉDOUARD.

Non, mon père.

MORTINS.

Que Sir Gilbert Lindsey reste encor pour savoir
Si nous nous jugeons bien.

ÉDOUARD.

C'est folie.

CAVERLY.

Et pour voir
Si les partis sont francs quand ils sortent de table.

SIR GILBERT, en riant.

Soyons donc président de ce club respectable.

MORTINS.

Parlez, je ne crains rien.

CAVERLY.

Dites, j'entendrai tout :
Les auditeurs assis ;
(Montrant Mortins.)
et l'orateur debout.

MORTINS.

Caverly n'admet pas l'amour de la patrie :
Le professer, mensonge ; y croire, duperie ;
A toute illusion il a fait ses adieux,
Et la liberté même est un rêve à ses yeux.

CAVERLY, qui se lève.

Dites un cauchemar !

MORTINS.

Quand l'or partout circule,
N'en point avoir sa part lui semble un ridicule.
Il est propriétaire ; aussi n'a-t-il voté
Qu'avec un saint amour de la propriété.
Changer pour être mieux est un travers qu'il fronde :
Les révolutions desheurent tout le monde.
Qu'on soit bien, qu'on soit mal, il ne s'en trouble pas,
Si ses chers gouvernans roulent du même pas,
Et rendrait volontiers leur voiture si douce
Qu'elle pût, sous leur poids, nous broyer sans se-
[cousse ;
Mais en sont-ils dehors, il plaint ces imprudens,
Et sourit aux heureux qui vont monter dedans :
Du reste, homme obligeant, célibataire aimable,
Qui vit bien, qui fait bien les honneurs de sa table,
Et plus souvent encor de la table d'autrui ;
Car il manque partout quand il dine chez lui.

CAVERLY.

Eh bien ! ce portrait-là n'est pas sans ressemblance.

SIR GILBERT.

Vraiment !

ÉDOUARD.

Il en convient.

MORTINS, à Caverly, en s'asseyant.

A votre tour !

CAVERLY, qui se lève.

Silence !
Mortins a le cœur pur, l'esprit vif, le sens droit...

MORTINS.

C'est le bien pour le mal.

CAVERLY.

Ce qu'il dit, il le croit ;
Mais quand pour le progrès son démon le transporte,
L'imagination sur son bon sens l'emporte.
Comme il n'a pas failli, vu qu'il n'a pas vécu,
De ne faillir jamais il est très convaincu.
Aussi pour l'âge mûr sa jeunesse est hautaine,
Et ceux qui, par malheur, passent la quarantaine,
Au néant, selon lui, trop heureux de rentrer,
N'ont plus par point d'honneur qu'à se faire enterrer.

MORTINS, en riant.

Penser cela de vous, ah, fi ! j'en aurais honte.

CAVERLY.

Et vous le penseriez que je n'en tiendrais compte.
Je porte fort gaiment mes cinquante ans passés,
Et prendrai le surplus sans jamais dire : assez !
Je poursuis...

ÉDOUARD.

Non.

CAVERLY.

Mortins à parler m'autorise,
Et si je suis trop long, pensez que j'improvise.
Selon lui, je possède et j'ai peur ; j'en convien :
Pour qu'il ait peur aussi, que lui faut-il ? mon bien.
En révolution il s'est fait sa limite ;
Mais qui court dans ce sens bientôt se précipite.
Le meilleur va plus loin qu'il ne croyait aller,
Et peut-être Mortins verrait, sans se troubler,
Tout le corps social, battu par la tempête,
Rouler la tête en bas... s'il lui laissait la tête.
Donc avant de détruire il faut y regarder,
Car chacun a la sienne et tient à la garder.

MORTINS, qui se lève.

Et je réponds...

ÉDOUARD, vivement.

La chambre est assez éclairée.

SIR GILBERT.

L'ordre du jour !

CAVERLY.

Eh bien ! parlons de la soirée
(En montrant Édouard.)
Offerte à notre ami.

ÉDOUARD.

Comment ?

CAVERLY.

Dans ce banquet.

Où de nos opposans pas un seul ne manquait,
A-t-il dit certains mots que certain journal cite?

ÉDOUARD.

Le journal de Godwin? Non.

SIR GILBERT.

Je t'en félicite.

MORTINS.

Pourquoi donc?

SIR GILBERT.

Ce discours me semblait imprudent.

CAVERLY.

Surtout lorsqu'on s'agite au nom du Prétendant.

MORTINS.

Toujours le Prétendant! Eh! que peut pour sa cause,
Avec quelques Français, cette lady Montrose,
Qui, courant les châteaux et les clans montagnards,
Se perd comme une fée au milieu des brouillards?

CAVERLY.

Que la noble lady soit ou sorcière ou fée,
La flamme qu'elle attise est loin d'être étouffée.
Mais revenons au fait : Godwin a mal cité.

SIR GILBERT.

J'en suis ravi.

ÉDOUARD.

Godwin, dire la vérité!
Le peut-il? Au trésor employé sous Walpole,
Des diffamations il eut le monopole;
Et pour quelques méfaits justement supprimé,
Tranchant de l'homme libre, il s'est dit opprimé.
Il flagorne aujourd'hui ceux qu'il couvrait de boue,
Salit de son encens la liberté qu'il loue :
Le tout, pour un parti qui se travaille en vain
A prêcher l'anarchie au nom du droit divin.

CAVERLY.

Le démentirez-vous?

MORTINS.

Lui! ce serait descendre.

ÉDOUARD.

Penser qu'on s'avilit en daignant se défendre!
Tiens, la presse, Mortins, est le plus beau des [droits
Qu'on puisse en honnête homme exercer sous les lois;
Des franchises de tous protectrice vivante,
Du faible elle est l'espoir, du puissant l'épouvante.
Honneur à l'écrivain qui dit la vérité
Au pouvoir menaçant comme au peuple irrité,
Les juge en souverain sans faveur et sans crainte,
Car sa magistrature est périlleuse et sainte.
Mais je ne connais pas de moyen plus fatal
Que l'abus d'un tel bien pour consommer le mal,
Et je méprise moins le voleur, dont l'adresse,
Dans l'ombre se cachant, à ma bourse s'adresse;
Il est moins vil pour moi que l'obscur intrigant,
Qui, fort d'un droit sacré dont il use en brigand,
Se cache aux yeux des lois dans son ignominie,
Pour me voler l'honneur par une calomnie.

MORTINS.

Édouard, tu vas loin.

CAVERLY.

Qu'en dit le baronnet?

SIR GILBERT.

Son père à ce langage en lui se reconnait.
(à Édouard.)
Mettez, grave orateur, vos discours en pratique :
Bien parler, mieux agir, voilà ma politique.
(Bas à Caverly.)
Demain...

CAVERLY.

Comptez sur moi.

SIR GILBERT.

Je vous laisse.
(A Édouard qu'il prend à part en s'en allant.)
A propos,
Monsieur l'homme d'État qui me grevez d'impôts,
J'ai tant payé pour vous que je suis sans ressource.
Comme celle du peuple il faut traiter ma bourse.
(L'arrêtant.)
Reste. (Il sort.)

CAVERLY, le journal de Mortins à la main.

Causez tous deux, quant à moi, je vais voir
(A Mortins.)
Quels avis ce matin vous donnez au pouvoir.
(Il sort aussi.)

SCÈNE V.

MORTINS, ÉDOUARD.

MORTINS.

Pourquoi donc m'inviter avec ce personnage?

ÉDOUARD.

Je voulais rire un peu.

MORTINS.

Doit-on rire à ton âge?

ÉDOUARD.

A trente ans!

MORTINS.

A vingt-cinq, moi, je sens qu'on est vieux :
Nos successeurs déjà nous poussent devant eux;
C'est en courant qu'on vit dans le siècle où nous
Et les événemens y dévorent les hommes. [sommes.
Tu parles ce soir?

ÉDOUARD.

Oui.

MORTINS.

Dans deux jours, au convoi,
Tu parleras sans doute?

ÉDOUARD.

Encor moi!

MORTINS.

Toujours toi.
C'est à toi qu'appartient l'opinion publique :
Qui l'occupe te vole.

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Ardente politique !
Jour et nuit, mes instans sont par elle envahis.

MORTINS.

Eh bien ! meurs à la peine et sauve ton pays.
Chaque jour il t'honore, il t'enrichit... J'y pense :
Cette terre, Édonard, ta juste récompense,
Elle est à toi ; pourtant...

ÉDOUARD.

Achève.

MORTINS.

Selon moi,
On s'est un peu pressé de te l'offrir.

ÉDOUARD.

Pourquoi ?

MORTINS.

Les affaires d'argent ne sont pas terminées.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce à dire ?

MORTINS.

Il s'en faut de sept mille guinées.

ÉDOUARD.

Me voilà ridicule.

MORTINS.

Eh ! non.

ÉDOUARD.

Je le devien.

MORTINS.

On trouvera les fonds.

ÉDOUARD.

Qui donc ?

MORTINS.

Toi.

ÉDOUARD.

De mon bien
Tu veux qu'en mon honneur aujourd'hui je sous-
MORTINS. [crive ?
Pourquoi donc pas ? la terre est belle, productive,
Et te rendra, mon cher, dix fois tes capitaux.

ÉDOUARD.

Mais je l'ai, cette terre, offerte aux hôpitaux.

MORTINS, se jetant dans ses bras.

Voilà de ces vertus qu'on admirait dans Rome.

ÉDOUARD.

Laisse-là les Romains et prête-moi la somme.

MORTINS.

Que ne l'ai-je, Édouard ! je te la donnerais,
Tu le sais ; mais ma plume a beau se mettre en frais,
L'enthousiasme est grand et l'argent toujours rare.
Thomas Goff, le brasseur, est du sien moins avare ;
Que ne ferait-il pas pour toi, son député,
Toi son élu, sa gloire et sa propriété ?
Toujours prêt à boxer qui veut te contredire,
Il a l'air d'avoir dit ce que tu viens de dire.
Il prêtera l'argent.

ÉDOUARD, avec dépit.

Fais ce que tu voudras,
Et que tout soit fini lorsque tu reviendras.
Mais vos dons coûtent cher.

MORTINS.

Au revoir, je te quitte.
Le bruit de ce carrosse annonce une visite.

ÉDOUARD, qui s'est approché de la fenêtre.

C'est lord Derby.

MORTINS.

Qui vient te demander ta voix.
Sais-tu qu'en le nommant tu ferais un bon choix ?

ÉDOUARD.

Vos deux opinions sont loin d'être les mêmes.

MORTINS.

Pas si loin que tu crois.

ÉDOUARD.

Ah ! j'entends : les extrêmes...

MORTINS. [pas,

Se touchent, tu dis vrai. Vers moi qu'il fasse un
J'en ferai deux vers lui : ne le rebute pas.

ÉDOUARD.

Je vote pour Nelbroun.

MORTINS.

Quoi ! pour notre adversaire !

WILLIAM, annonçant.

Lord Derby.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LORD DERBY.

LORD DERBY, à Édouard.

Recevez mon compliment sincère ;
Godwin cite de vous un discours excellent.
Monsieur Mortins, je crois ?.. deux rivaux de talent,
Qui de l'opinion se partagent l'empire !
L'un parle, l'autre écrit, et l'Angleterre admire.
(A Mortins.)
Suivez donc votre ami parfois dans mon salon.

MORTINS.

Je l'y suivrai, milord.

LORD DERBY.

Seriez-vous assez bon
Pour y venir ce soir ?

MORTINS.

Dès ce soir.

LORD DERBY.

Et peut-être
Vous devancerez l'heure où la foule y doit être ?

MORTINS, qui s'incline pour sortir.

Je saurai mériter l'honneur que je reçoi.

LORD DERBY, qui s'incline plus bas.

Vous vous moquez, monsieur, tout l'honneur est
[pour moi.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, LORD DERBY.

LORD DERBY.

Par le vol qu'elle a pris la jeunesse m'étonne;
Et sa gloire, c'est vous.

ÉDOUARD.

Parlons d'une personne
Qui m'occupait, milord, bien plus que mes succès:
Vous avez deviné celle à qui je pensais.
Quand la reverrons-nous? bientôt? vous l'écrit-elle?

LORD DERBY.

Toujours, cher Édouard, aussi tendre que belle,
Parlant toujours de vous, mais ne me disant rien
De ce prochain retour, votre espoir et le mien!
Vous savez de quel œil je vois cette alliance?

ÉDOUARD.

Quels droits n'avez-vous pas à ma reconnaissance!

LORD DERBY.

Tout, près d'un bien si cher, m'est presque indifférent;
Cependant en ami, je puis dire en parent,
Je viens vous rappeler qu'on me veut pour lord-maire.
On me veut, c'est le mot; dois-je me laisser faire?
Certe il n'est point de voix dont je fasse mépris;
Une seule à mes yeux est pourtant d'un grand prix,
La vôtre: cher neveu, tirez-moi de mes doutes;
Je consens, pour l'avoir, à les accepter toutes.

ÉDOUARD.

Puis-je savoir, avant de débattre ce point,
Si le serment, milord, ne vous arrête point?

LORD DERBY, plus froidement.

Sur le serment, monsieur, chacun a sa doctrine;
La conscience alors est ce qui détermine.
En refusant le sien, mon père agit, je crois,
Moins en homme d'État qu'en martyr de ses rois;
Car, bien qu'un tel refus soit un acte héroïque,
Il vous rend inutile à la chose publique;
Or, tous les citoyens lui devant leur concours,
Puis-je la priver, moi, de mes faibles secours?
Pour le gouvernement j'ai peu de sympathie;
Mais il existe enfin: loin de prendre à partie
Un fait qu'il faut subir, je tiens qu'un homme droit
Peut accepter le fait sans admettre le droit.
Le tout avec réserve! Un serment politique,
Qu'est-ce? un pacte obligé, que certain cas critique
Peut jusqu'à... certain point rompre... en certain moment,
Et qui n'engage pas comme un autre serment.

ÉDOUARD.

Milord me permettra de penser le contraire:
Ce qui touche à l'honneur ne peut être arbitraire,
Et, dût-il nous coûter, s'il est fait librement,
Un serment politique est toujours un serment;
Le prononce qui veut, et qui veut le refuse;
Partant, qui le trahit me paraît sans excuse.
C'est tuer les devoirs que les interpréter;
Leur ascendant moral ne saurait exister
Avec ces faux-fuyans, avec ces différences
Qui feraient qu'un même homme aurait deux consciences,
Et que l'homme public agirait sans rougir
Comme l'homme privé serait honteux d'agir.
Il n'est point d'acte alors qui restât condamnable,
Point d'attentat hideux, de crime abominable,
Qu'en le sanctifiant l'intérêt n'ordonnât,
Et tout serait vertu jusqu'à l'assassinat.
Laissons donc aux devoirs leur rigueur despotique:
Ni liberté, ni lois, sans probité publique!
Quand l'élu du pays ne s'est point parjuré,
Il doit dormir en paix sur ce que j'ai juré;
C'est par respect pour moi que j'y reste fidèle:
Et je ne comprends pas qu'une foi solennelle,
Échangée avec lui devant Dieu, devant tous,
Soit un contrat moins fort, un nœud moins saint pour nous
Que la foi qu'un joueur engage à qui le vole
Dans un tripot de Londre en perdant sur parole.

LORD DERBY.

J'aime à vous voir, Lindsey, le prendre sur ce ton;
C'est de la loyauté! mais, je crois...

ÉDOUARD, à William qui entre.

Que veut-on?

WILLIAM.

Monsieur m'excusera: cette lettre est pressée.

ÉDOUARD.

Sortez.

LORD DERBY.

Que vous avez mal compris ma pensée...

ÉDOUARD, jetant les yeux sur la lettre.

O ciel!

LORD DERBY.

Et si...

ÉDOUARD, à part.

C'est d'elle.

LORD DERBY.

Et si vous m'écoutez...
Mais, lisez donc, lisez.

ÉDOUARD.

Vous me le permettez?

LORD DERBY.

Je l'exige au besoin.

ÉDOUARD, ouvrant la lettre.

Que vois-je!
(Lisant.)

« J'arrive à Londres. Je passerai une heure chez » ma vieille tante lady Martha. Je voudrais que » ma première entrevue avec Édouard n'eût qu'elle » seule pour témoin. Il a le choix de me revoir » chez elle dans l'intimité, mais à l'instant » même; ou ce soir, chez lord Derby, avec tout le » monde. Qu'il vienne donc, si ses graves affaires » le lui permettent, et s'il a encore quelque » chose à dire à son amie d'enfance. JULIA. »

(A part.)
Elle est ici!
Milord me le cachait ou l'ignorait aussi.

LORD DERBY.

Ce billet vous émeut?

ÉDOUARD.

J'en conviens.

LORD DERBY.

Une affaire
Vous réclame?

ÉDOUARD.

Il est vrai.

LORD DERBY.

Hâtez-vous de la faire;
Le pays avant tout.

ÉDOUARD.

Je vous reconnais là.

LORD DERBY, le retenant.

Or, si j'ai votre voix...

ÉDOUARD.

Mais...

LORD DERBY.

Qu'est-ce que cela,
Près du pays?... allez...

ÉDOUARD.

William!

LORD DERBY, le retenant encore.

Or, pour conclure,
Sûr d'avoir votre voix...

ÉDOUARD.

(A lord Derby.) (A William.)
Pardonnez. Ma voiture!

LORD DERBY.

Eh non! la mienne est là: je vous mène avec moi.

ÉDOUARD.

Impossible!

LORD DERBY.

D'où vient?

ÉDOUARD.

J'abuserais...

LORD DERBY.

En quoi?
Libre, je peux, Lindsey, vous mettre où bon vous [semble,
Et du pays, mon cher, nous causerons ensemble.

ÉDOUARD.

Non, je ne puis...

LORD DERBY.

Venez!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MORTINS.

MORTINS, à Édouard.

J'accours pour t'avertir...
(Saluant lord Derby.) (A Édouard.)
Milord!... que de ta rue on ne peut plus sortir:
Le peuple encombre tout; ta conduite honorable
Excite les transports d'une foule innombrable.
Jamais discours de toi n'eut un succès pareil:
La Cité vient en masse avec tout l'appareil
D'un jour d'élection, l'éclat d'un jour de fête;
Rayonnant de fierté, Thomas Guff marche en tête,
Car de te haranguer il se fait un bonheur.
Et ce sont des hourras poussés en ton honneur,
C'est un chorus d'ivresse, un tumulte, un délire,
C'est un enthousiasme impossible à décrire.

ÉDOUARD.

Reçois-les.

MORTINS.

A ta place! ils s'en offenseront.
As-tu donc résolu de leur faire un affront?

ÉDOUARD.

Milord, qui m'excusait, sait qu'il faut que je sorte.

LORD DERBY.

C'est vrai.

MORTINS.

Je les entends, ils sont presque à ta porte;
Tu ne le peux.

ÉDOUARD.

Si fait!

LORD DERBY.

Je l'emmène.

ÉDOUARD.

Non pas!

MORTINS.

Comme je pense à tout, j'ai donné l'ordre en bas
A tes gens rassemblés de se mettre en campagne
Pour préparer le rhum, le rack et le champagne.

ÉDOUARD.

Je te dis...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CAVERLY.

CAVERLY, qui entre en se frottant les yeux et le journal de Mortins à la main.

Quel vacarme autour de la maison!
(A Mortins, en lui montrant son journal.)
Tenez; j'étais tout près de vous donner raison.

MORTINS.

Vous!

CAVERLY.

En rêve.

MORTINS.

Ah! j'entends.

CAVERLY.

Et voilà qu'on m'éveille:
Vous parliez de champagne et j'ai prêté l'oreille.
Qu'est-ce?... une ovation!

ÉDOUARD.

Je pars et je reviens.

CAVERLY, l'arrêtant par le bras.

Arrêtez! vos amis sont loin d'être les miens:

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Mais, c'est un fait exprès.

LORD DERBY.

Les voici !

SCÈNE X.

LES MÊMES, THOMAS GOFF, ADMINISTRATEURS DES HOSPICES, CHEFS DE MÉTIERS, D'ATELIERS, etc.

THOMAS GOFF, à Édouard.

Par saint George !
Si l'attendrissement ne me prend à la gorge,
Je vous en dirai long : c'est un trait, voyez-vous...
Un trait, mon député !... quoi ! nous en pleurions
Dieu sait si nous avons épargné les rasades ! [tous.
Laissons cela : le fait, c'est qu'au nom des malades...
Au nom des électeurs, au nom de la Cité,
Le fait est que je viens... je viens, mon dépoté,
Pour vous dire en leur nom que je... que nous... en [somme,
Que... ma foi ! touchez-là, vous êtes un brave homme.

ÉDOUARD.

De grand cœur, mon cher Goff,

THOMAS GOFF.

M'en suis-je bien tiré ?

ÉDOUARD.

Au mieux.

THOMAS GOFF.

Et je n'avais pourtant rien préparé.

CAVERLY.

Quoi, rien ?

THOMAS GOFF.

Foi d'orateur !

MORTINS.

Vous parlez à merveille.

THOMAS GOFF.

Eh ! pas trop mal, mon brave. En rencontre pareille,
Un autre eût écrit ; moi, j'improvise toujours :
(Montrant Édouard.)
Aussi, c'est qu'on se forme en lisant ses discours.

ÉDOUARD, à Thomas Goff, en faisant un pas pour sortir.

Vous m'excusez : un soin d'une grave importance...

THOMAS GOFF, qui le retient.

Point d'affaires !
(A lord Derby.)
Bonjour, milord, et bonne chance !

LORD DERBY, qui s'incline.

Monsieur Goff !

THOMAS GOFF.

Comme lui, touchez-moi dans la main.
Le peuple vous estime, et vous verrez demain
Qu'en fait d'élection je suis un honnête homme ;
Mais si mon député permet que je vous nomme.

ÉDOUARD, à part, avec impatience.

L'heure passe.

(Plusieurs domestiques, portant des plateaux, parcourent les groupes.)

MORTINS, à Thomas Goff.

Le punch est-il de votre goût ?

THOMAS GOFF.

Certes, quand il est bon.

MORTINS, aux domestiques.

Qu'il circule partout ;
Offrez !...

THOMAS GOFF.

La bière aussi ; nous la boirons sans honte.

CAVERLY.

Et monsieur le brasseur y trouvera son compte.

THOMAS GOFF.

Vous nous railliez, je crois, monsieur du parlement ?
Car je vous connais bien.

CAVERLY.

Merci du compliment ?

THOMAS GOFF.

En est-ce un par hasard ?

ÉDOUARD, à Thomas Goff.

Songez qu'il est mon hôte !...

THOMAS GOFF.

Je ne m'attendais pas à vous voir côte à côte.

MORTINS.

Et que tout opprimé, quel que soit l'oppresseur,
Quand je suis quelque part, y compte un défenseur.

THOMAS GOFF.

Là ! ne nous fâchons point ; mais que le ministère
Boive au premier des lords de toute l'Angleterre !

LORD DERBY, saluant.

Vous me comblez !

THOMAS GOFF.

Pardieu, ce n'est pas vous, milord !

MORTINS.

Qui donc ?

THOMAS GOFF.

Le peuple.

MORTINS.

Au fait !...

CAVERLY.

C'est de moins le plus fort !

THOMAS GOFF.

A lui vous aliez boire, ou le ciel me confonde !

CAVERLY.

Mon très cher monsieur Goff, je bois à tout le monde.

THOMAS GOFF, ainsi que tous ceux qui sont présens.

A la santé du peuple !

CAVERLY.

A sa santé !

MORTINS, à Caverly, en riant.

Bravo !

CAVERLY, à Mortins.

C'est urgent, car il a le transport au cerveau.

THOMAS GOFF, entraînant Édouard vers la fenêtre.

Parlez-leur !

(Au peuple qui pousse des houras à la vue d'Édouard, et l'interrompt par ses cris toutes les fois qu'il veut parler.)

Taisez-vous!

ÉDOUARD, à la fenêtre.

Mes chers amis...

THOMAS GOFF, furieux.

Les diables!

ÉDOUARD.

Je suis...

THOMAS GOFF.

Vit-on jamais des enragés semblables!

ÉDOUARD.

Je suis touché...

THOMAS GOFF.

Sur eux j'ai perdu mon crédit;
(A Mortins.)
Mais vous imprimerez tout ce qu'il aurait dit.

ÉDOUARD, à Thomas Goff.

Il y faut renoncer.

(On jette par les fenêtres des couronnes et des branches de laurier.)

THOMAS GOFF.

Couronne sur couronne!
Encor! toujours!

ÉDOUARD, à Thomas Goff.

Pardon, si je vous abandonne;
Ma voiture m'attend.

THOMAS GOFF, vivement.

Avec vous nous irons.

ÉDOUARD.

Mais...

THOMAS GOFF.

Nous vous conduirons.

ÉDOUARD.

J'ai...

THOMAS GOFF.

Nous vous traînerons.

ÉDOUARD.

Promis...

THOMAS GOFF.

Pour les narguer...

ÉDOUARD.

Que je...

THOMAS GOFF.

Pour les confondre,
Nous vous promènerons aux quatre coins de Londre.

ÉDOUARD, à Thomas Goff.

Mon cher!...

MORTINS, à Édouard.

Descends.

ÉDOUARD.

Mortins!

MORTINS.

Du moins il faut les voir.

ÉDOUARD, à part.

Quel supplice!

THOMAS GOFF, l'entraînant d'un côté.

Il le faut.

ÉDOUARD, qui cède..

Allons!

MORTINS, l'entraînant de l'autre.

C'est un devoir.

(Ils sortent tous, en poussant des cris, excepté lord Derby et Caverly.)

SCÈNE XI.

LORD DERBY, CAVERLY, assis près d'un bol de punch brûlant, dont il boit un verre.

LORD DERBY, qui s'est approché de la fenêtre.

Ils entourent Lindsey: quels transports! quel ta-
Les voilà, malgré lui, dételant l'équipage. [page!

CAVERLY, vidant son verre.

Parfait!

LORD DERBY.

Le gros brasseur, ma foi, l'y portera:
Il s'en défend.

LE PEUPLE, en dehors.

Houra!

LORD DERBY.

Mais c'est en vain.

LE PEUPLE.

Houra!
Houra!

LORD DERBY.

Sous les harnais ils trépignaient d'avance,
Et la foule en criant au grand galop s'élance.
(Après une pause.)
Il est beau d'être ainsi traîné par ses égaux.

CAVERLY, en sortant.

Pour aller où je veux j'aime mieux mes chevaux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon chez lord Derby. — Deux portes latérales; une porte au fond.

SCÈNE I.

GODWIN, assis près d'une table, LORD DERBY, qui entre.

LORD DERBY, entouré de plusieurs domestiques, et s'adressant à deux d'entre eux.

Je vous chasse tous deux.
(Au premier.)
Me regarder en face!
(Au second.)
Jusqu'à prendre ce ton pousser chez moi l'audace!
Hors d'ici! vous, monsieur, pour m'avoir entendu
Sans me répondre, et vous, pour m'avoir répondu.
(Aux autres.)
Ne confondez jamais votre espèce et ma race,
Ou je saurai, d'un mot, vous mettre à votre place,
Sur le pavé, comme eux. Allez!
(Les domestiques sortent.)

SCÈNE II.

LORD DERBY, GODWIN.

LORD DERBY.
Godwin, bonjour;
Vous m'attendiez?
GODWIN.
Milord se fâche à son retour?
LORD DERBY.
Oui, l'opposition gagne mon antichambre;
Du parlement aussi chacun d'eux se croit membre.
GODWIN.
De notre député milord est mécontent?
LORD DERBY.
J'ai vu cela tout jeune, et d'un air important
Cela tranche, cela vous prêche, vous gourmande:
Pour que cela vous porte, il faudra qu'on s'amende.
GODWIN.
Nous le ferons marcher; s'il hésitait encor,
L'aiguillon est tout prêt: en quittant le trésor,
J'ai su par-devers moi retenir une lettre
Qui le forcerait bien, milord, à se soumettre.
Il votera pour vous.
LORD DERBY.
Ce Mortins, au besoin,
M'appuiera près de lui,
GODWIN.
Mortins!
LORD DERBY.
Vais-je trop loin
En le voyant?
GODWIN.
J'y rêve.
LORD DERBY.
Est-ce me compromettre?
GODWIN.
Mais...
LORD DERBY.
Chez moi sans danger je crois pouvoir l'admettre.
GODWIN.
Les choses pour quelqu'un vont si bon train là-bas,
Que l'on peut tout oser.
LORD DERBY.
Non pas, Godwin, non pas;
N'osons rien, s'il vous plaît: je préfère, et pour
Le parti qui recueille à celui qui s'expose. (cause,
Mortins peut nous servir; je le crois décidé.
GODWIN.
Lui-même par les siens est déjà débordé.
LORD DERBY.
Qu'en s'unissant d'abord ils fassent table rase,
Et pour les accorder ensuite on les écrase.
GODWIN.
Il sera curieux de voir, dans l'entretien,
Le régime nouveau traiter avec l'ancien.
LORD DERBY.
Nous signerons la paix en méditant la guerre.
GODWIN.
Va pour Mortins!
LORD DERBY.
Je crois que vous ne l'aimez guère?
GODWIN.
Moi! je n'aime personne... excepté vous, milord.
LORD DERBY, en riant.
Je vous trouve exclusif.
GODWIN.
Je le suis. Ai-je tort?
Quand je criai misère, en arrivant à Londre,
Dans ce désert peuplé, qui daigna me répondre?
Personne: sans me plaindre on me laissa crier.
Quand je cherchai la gloire au fond d'un encrier,
Qui donc prit en souci mon début littéraire?
Personne. Quand le sort, las de m'être contraire,
Pour un modique emploi fit qu'on me trouva bon,
Qui m'y soutint? Personne. Évincé sans raison,
Qui me tendit la main? Personne encor. De rage,
Je rêvai sous le toit de mon troisième étage
Que je faisais fortune en rendant coup pour coup:

Je m'endormis mouton et me réveillai loup.
Pour mordre à belles dents tout fut de mon do-
Je tombai sans pitié sur la sottise humaine, [maine ;
J'écorchai, déchirai le troupeau des trembleurs :
Guerre ou tribut !... Danseurs, acteurs, auteurs,
[parleurs,
Pour ses gestes, ses pas, son discours, son volume,
Tout paya : je battis monnaie avec ma plume.
Je fus par les bureaux fêté, doté, renté ;
Et ce qu'un brave Anglais, qui pour l'amirauté
S'escrima quarante ans de Plymouth à Surate,
N'a pas comme marin, je l'eus comme pirate.
Mais qui m'a fait mon sort? Personne. Craint de tous,
Qui peut m'aimer? Personne. Or, j'en appelle à vous,
N'ai-je pas cent raisons, dont la moindre est fort
[bonne,
De n'aimer, n'estimer et n'épargner personne?
Toujours vous excepté, milord !

LORD DERBY.

C'est convenu.
Mais, que me voulez-vous?

GODWIN.

Me voilà parvenu
A ce point où l'argent n'est plus que secondaire :
Je veux maintenant...

LORD DERBY.

Quoi?

GODWIN.

Que l'on me considère.

LORD DERBY.

L'argent vous mène là !

GODWIN.

Soit, quand on en a tant
Qu'à force d'en avoir on devient important;
Mais quand on ne s'est fait qu'une honnête existence,
C'est de nos amitiés que vient notre importance.
Par vous, pour réussir, je veux être étayé ;
Je vous ai bien servi.

LORD DERBY.

Je vous ai bien payé.

GODWIN.

Payez-moi mieux encor.

LORD DERBY.

Comment donc?

GODWIN.

En estime.

LORD DERBY.

Je le fais.

GODWIN.

Seul à seul.

LORD DERBY.

Dans mon commerce intime
Je vous admets, Godwin.

GODWIN.

Sans témoins.

LORD DERBY.

Je ne peux
Vous montrer plus d'égards.

GODWIN.

Tête à tête : et je veux
M'honorer en public de votre patronage ;
Je veux parmi vos lords jouer mon personnage,
Entr'eux m'asseoir à table et boire à leur santé,
Au sortir de la chambre où vous m'avez porté.

LORD DERBY.

Eh bien donc ! tout à vous après notre victoire !

GODWIN.

Dès ce jour ; les vainqueurs ont fort peu de mémoire.

LORD DERBY, avec hauteur.

Godwin !

GODWIN.

Est-il prudent de me répondre : non?
Ces pamphlets dont l'esprit fait honneur à mon nom,
Pour les rendre piquans, qui m'aide à les écrire?
Vous ; tout autre que moi, milord, pourrait le dire.

LORD DERBY.

Monsieur !

GODWIN.

Ces embarras au pouvoir suscités,
L'or les a fait, sous main, surgir de tous côtés ;
Tout autre, bien instruit qu'il vient de votre bourse,
Pourrait avoir le tort d'en découvrir la source.

LORD DERBY.

Mon cher monsieur !

GODWIN.

Là-bas, votre humble confident
A dans ses intérêts plus d'un correspondant ;
Et, pour certain parti, sous le nom de Montrose,
Il sait quel noble sang certaine dame expose.
Je n'avouerai jamais que c'est lady Strafford ;
Mais tout autre que moi pourrait avoir ce tort.

LORD DERBY.

Mon cher ami !

GODWIN, lui prenant la main.

Flatté de ce titre honorable,
Laissez-moi donc me croire assez considérable,
Assez considéré, pour me montrer chez vous :
Votre ami peut prétendre à l'amitié de tous.
A ce soir, mon cher lord !

SCÈNE III.

LORD DERBY, seul.

Mon cher lord !... Qu'il s'y montre,
Et je... Quoi donc? J'irai moi-même à sa rencontre,
Me confondre humblement en marques d'intérêt :
Il faut tendre la main à qui sait mon secret.
Mais ma nièce, où l'emporte un culte fanatique?
Les femmes !... Risquer tout, voilà leur politique.
Elle est loin, par bonheur ; je respire. Elle ici !
Je craindrais pour ses jours et pour les miens aussi.
Que ne tenterait pas la ferveur de son zèle?
Mon Dieu! du dévoûment, j'en prouverai comme elle,
Plus encore au besoin, mais en homme sensé :

Peu d'abord ; et beaucoup, quand tout sera passé.
(Apercevant lady Strafford qui entre.) [dre !
Vous !.. Se peut-il ? Qui, vous ! lady Strafford à Lon-

SCÈNE IV.

LORD DERBY, LADY STRAFFORD.

LADY STRAFFORD.
J'ai voulu vous surprendre au lieu de vous répondre.

LORD DERBY.
Mettre les pieds ici dans un pareil moment !

LADY STRAFFORD.
Pour revoir Édouard avant l'événement.

LORD DERBY.
Édouard ! près de lui votre amour vous rappelle ?

LADY STRAFFORD.
Ma cause, et mon amour avec elle ou plus qu'elle ;
Qu'importe ? Cet amour n'est-il pas mérité ?
Je l'aime avec excès, je l'aime avec fierté :
Il sera le héros de ma grande entreprise ;
Il va l'être.

LORD DERBY.
Ainsi donc nous touchons à la crise ?

LADY STRAFFORD.
Oui, je viens aux Brunswick porter le coup fatal,
Et choisis votre hôtel pour quartier-général.

LORD DERBY.
Comment !

LADY STRAFFORD.
De m'embrasser me ferez-vous la grace ?
On conspire, cher oncle, et pourtant on s'embrasse.

LORD DERBY.
Mais tout Londre aujourd'hui se rassemble chez moi ;
Puis-je vous y cacher ?

LADY STRAFFORD.
M'y cacher ! et pourquoi ?

LORD DERBY.
Si pour lady Montrose on vient à vous connaître !...

LADY STRAFFORD.
De garder mon secret n'êtes-vous pas le maître ?

LORD DERBY.
Vous n'avez pas dessein de paraître au salon ?

LADY STRAFFORD.
J'en ferai les honneurs, si vous le trouvez bon.

LORD DERBY.
Je suis émerveillé d'une telle assurance.

LADY STRAFFORD.
Soyez, en m'écoutant, radieux d'espérance :
Victoire à nos drapeaux !

LORD DERBY.
Plus bas !

LADY STRAFFORD.
Victoire à lui !
A moi-même !

LORD DERBY.
Plus bas !

LADY STRAFFORD.
Les femmes aujourd'hui
Sous l'armure, en champ clos, ne se hasardent guère ;
Mais elles font encor le destin d'une guerre.
Des Campbell, des Ivor, j'ai réchauffé les cœurs ;
Et c'était vaincre aussi que les rendre vainqueurs.
Leurs clans ont triomphé sous le lambeau de soie,
Qui, brodé par mes mains, dans nos rangs se déploie :
Perth a reçu son maître, Édimbourg à genoux
Vient de le proclamer ; chaque jour devant nous
A vu fuir une armée, ou tomber une ville ;
Et nos couleurs bientôt flotteront sur Carlile.

LORD DERBY.
Sur Carlile !

LADY STRAFFORD.
Voilà ce que nous avons fait.
Et vous, de tant d'exploits spectateur satisfait,
Poursuivant sans danger votre douce chimère,
Vous travailliez toujours à devenir lord-maire ?

LORD DERBY.
J'ai mon but.

LADY STRAFFORD.
Vous voulez, le plat d'argent en main,
Offrir les clés de Londre au nouveau souverain.

LORD DERBY.
Lorsqu'avec ce présent il me verra paraître,
C'est une attention qu'il voudra reconnaître :
Mais j'y veux arriver légalement.

LADY STRAFFORD.
Très bien !
Nous ferons mieux.

LORD DERBY.
Quoi donc ?

LADY STRAFFORD.
Presque rien.

LORD DERBY.
Encor ?

LADY STRAFFORD.
Rien.

LORD DERBY.
Expliquez ce qu'au fond votre esprit se propose,
Car rien dans votre bouche est toujours quelque
LADY STRAFFORD. chose.
Vous le saurez bientôt. Parlez-moi d'Édouard ;
Ce soir nous le verrons ?

LORD DERBY.
Toujours lui !... sans égard,
Il ne m'en a pas moins refusé son suffrage ;
Et l'on vote demain.

LADY STRAFFORD.
Que milord nous ménage
Un moment d'entretien...

LORD DERBY.
Dans ce salon ?

LADY STRAFFORD.
Je crois

Pouvoir à son parti conquérir cette voix.
Je veux plus : ce Mortins, son influence est grande ;
N'est-il pas important qu'avec lui je m'entende?
Il est reçu chez vous?...

LORD DERBY, à part.

S'ils s'entendent tous deux,
Je suis sur un volcan.

LADY STRAFFORD.

Souvent?

LORD DERBY.

Non.

LADY STRAFFORD.

C'est fâcheux.

LORD DERBY.

Mais s'il vient par hasard, restez impénétrable ;
Il a de notre cause une horreur effroyable.

LADY STRAFFORD.

Mes agens...

LORD DERBY, effrayé.

Vos agens?

LADY STRAFFORD.

J'en ai partout.

LORD DERBY.

Comment?

LADY STRAFFORD.

Chez vous, milord ; et tous le jugeaient autrement.
J'avais compté sur lui pour une bagatelle.

LORD DERBY.

Ce rien dont vous parlez?

LADY STRAFFORD.

La circonstance est telle,
Qu'un petit choc de peuple, entre nous concerté,
Les armes à la main, aurait tout culbuté.

LORD DERBY.

Savez-vous, milady, qu'il y va de la tête
Pour vous?

LADY STRAFFORD.

Bon!

LORD DERBY.

Pour moi-même!

LADY STRAFFORD, tranquillement.

Et cela vous arrête?

LORD DERBY.

Tout court, et doit, je crois, m'arrêter en effet.

LADY STRAFFORD.

Eh bien! c'est une idée à laquelle on se fait ;
Je dirai mieux, on l'aime : elle émeut. Je conspire!...
Ce grand mot vous rattache aux destins d'un empire.
On a, comme Édouard, sa popularité :
Ce qu'on fait sera su, ce qu'on dit répété :
Tout semble à vos regards réfléchir votre gloire,
Et, comme dans sa glace, on se voit dans l'histoire.
Je m'y voyais, quand, seule et marchant au hasard,
J'errais parmi les clans, sous le plaid montagnard ;
Quand l'écume d'un lac me fouettait le visage,
Lorsqu'aux rochers d'Athol je m'ouvrais un passage.
Sur la bruyère humide à minuit m'égarant,
Mouillant mes pauvres pieds dans les flots du torrent ;
Mais aussi calme alors que sous l'habit de fête
Où j'animais un bal après une conquête,
Et, le front ceint de fleurs, je portais dans mes yeux
De nos derniers exploits l'éclat victorieux.
Vie étrange, milord, mais libre, aventureuse,
Où des malheurs qu'on souffre on se sent presque [heureuse,
Où, le matin jamais ne répondant du soir, [poir!
Chaque heure a son danger, chaque instant son es-
Rêve où le cœur s'exalte, où la tête fermente!
Un vague enivrement qui charme et qui tourmente,
Je ne sais quel attrait plus doux que le repos,
Ardent comme l'amour, se mêle à ce chaos
De sentimens confus, d'émotions rapides ;
Et c'est la volupté des ames intrépides.

LORD DERBY.

Ne vous y fiez pas : c'est le plaisir des fous ;
Et j'y cours, croyez-moi, moins de danger que vous.

LADY STRAFFORD.

Je suis sans crainte, adieu! j'ai ma toilette à faire ;
Car, même en conspirant, une femme doit plaire.

SCÈNE V.

LORD DERBY, puis UN DOMESTIQUE.

LORD DERBY.

Conspirer! conspirer! Elle aime ce mot-là.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Mortins!

LORD DERBY.

A l'autre! Au point où me voilà,
Si le pied porte à faux, un gouffre vous dévore,
Et l'on roule déjà, qu'on croit marcher encore.
Tenons-nous bien.

SCÈNE VI.

LORD DERBY, MORTINS.

MORTINS.

J'arrive, et le premier de tous,
Vous le voyez, milord.

LORD DERBY.

Que c'est aimable à vous!
Passons dans les salons.

MORTINS.

Pour notre conférence,
Veuillez à celui-ci donner la préférence :
Il est plus retiré.

LORD DERBY.

Du mystère! A quoi bon?

MORTINS.

Afin d'aller au but.

LORD DERBY.

Mais à quel but?

MORTINS.

Pardon!
N'en aviez-vous pas un en m'invitant?

LORD DERBY.

Sans doute :
Le plaisir de vous voir.

MORTINS.

Pas d'autre ?

LORD DERBY.

Moi !

MORTINS.

J'écoute.

LORD DERBY.

J'attends.

MORTINS.

Vous répugnez à faire un premier pas ;
Je vous l'épargnerai.

LORD DERBY.

Je ne vous comprends pas.

MORTINS.

En êtes-vous bien sûr !... Vous aimez la patrie ?

LORD DERBY.

Comme vous.

MORTINS.

A regret vous la voyez flétrie ?

LORD DERBY.

A regret.

MORTINS.

Vous feriez tout pour changer son sort.

LORD DERBY, vivement.

Légalement, monsieur !

MORTINS.

Légalement, milord.

LORD DERBY.

Renfermé dans la loi, j'y reste.

MORTINS.

Moi, de même ;
L'intérêt du pays était la loi suprême.
Ne le pensez-vous pas !

LORD DERBY.

Bien des gens l'ont pensé.

MORTINS.

Or, dans cet intérêt vous voulez le passé...

LORD DERBY, vivement.

Monsieur !

MORTINS.

Moi, l'avenir : donc le présent nous gêne.

LORD DERBY.

Il offre des abus.

MORTINS.

Que je hais.

LORD DERBY.

Qui font peine.

MORTINS.

Nos droits foulés aux pieds.

LORD DERBY.

Je pleure sur nos droits.

MORTINS.

Les hommes qu'on estime éloignés des emplois.

LORD DERBY.

Ils le sont.

MORTINS.

Vous, milord.

LORD DERBY.

Vous, plutôt.

MORTINS.

Je m'efface.

LORD DERBY.

Et moi donc !

MORTINS.

J'en conclus que pour tout mettre en place,
Il faut déplacer tout.

LORD DERBY.

Funeste vérité !
Mais sans sortir pourtant de la légalité.

MORTINS.

C'est pour arriver là, qu'en toute confiance,
Je viens vous proposer un traité d'alliance.

LORD DERBY.

Vous riez ?

MORTINS.

Non.

LORD DERBY.

Si fait.

MORTINS.

Rien n'est plus sérieux.

LORD DERBY.

Vous m'honorez beaucoup.

MORTINS.

Je veux vous servir mieux.

LORD DERBY.

En quoi donc, s'il vous plaît ?

MORTINS.

En vous faisant lord-maire.

LORD DERBY.

Vous, monsieur !

MORTINS.

Moi, milord.

LORD DERBY.

Comment ?

MORTINS.

C'est mon affaire.

LORD DERBY.

Je m'abandonne à vous.

MORTINS.

Mais entendons-nous bien :
Au temps où nous vivons on ne fait rien pour rien.

LORD DERBY.

Comme dans tous les temps.

MORTINS.

La Cité, par exemple,
Devient votre royaume.

LORD DERBY.

Et j'en veux faire un temple
Où réside la loi.

MORTINS.

Sœur de la liberté.

LORD DERBY.

Sœur jumelle.

MORTINS.

J'admets que dans votre Cité,
Un jour d'élection, au cortége funèbre
D'un amiral, d'un lord, d'un orateur célèbre,
Que sais-je? de Névil...

LORD DERBY.

J'y serai.

MORTINS.

Comme nous;
Et tout homme de cœur y doit être avec vous.
J'admets que pour Névil l'enthousiasme éclate:
L'excès en est permis quand c'est la mort qu'on flatte.

LORD DERBY.

La vertu.

MORTINS.

Le lord-maire y verrait-il du mal?

LORD DERBY.

Monsieur, l'enthousiasme est légal.

MORTINS.

Très légal.
L'est-il que la Cité, livrée au ministère,
Reçoive dans son sein la force militaire?

LORD DERBY.

Mais...

MORTINS.

Cet asile enfin restera-t-il sacré?

LORD DERBY.

Je voudrais réfléchir.

MORTINS.

Soit; je réfléchirai
Avant d'agir pour vous.

LORD DERBY, vivement.

Névil est mon idole.

MORTINS.

Ah!

LORD DERBY.

C'est un dieu pour moi.

MORTINS.

J'ai donc votre parole?

LORD DERBY.

Engagement secret qui reste entre nous deux?

MORTINS.

C'est dans l'ordre.

LORD DERBY, bas, en lui présentant la main.

Agissez.

MORTINS, lui donnant la sienne.

Même but?

LORD DERBY.

Mêmes vœux.

MORTINS.

Cause commune?

LORD DERBY.

En tout. Silence à toute épreuve!

MORTINS.

Je resterai muet.

LORD DERBY.

Il m'en faut une preuve:
Pas un mot à ma nièce!

MORTINS.

Eh quoi! lady Strafford...

LORD DERBY.

Est ici; mais sachez qu'elle hait à la mort
Tous vos amis.

MORTINS.

Et moi.

LORD DERBY.

La haine politique
N'a rien de personnel.

MORTINS.

N'importe, je me pique;
Et si milord, ce soir, veut bien me présenter,
J'espère en lui parlant...

LORD DERBY.

Ce serait tout gâter,
Tout perdre!

MORTINS.

Je me rends; mais l'affaire est conclue;
Du titre de lord-maire, ici, je vous salue.

LORD DERBY.

Déjà!

MORTINS.

(A part.)
Comptez sur moi. Le lord-maire ira loin,
Ou je le briserai.

LORD DERBY.

Je vous prends à témoin
Que j'accepte sans crainte un poste difficile.
(A part.)
Je n'entre en fonction que si tout est tranquille.
(Haut.)
On vient.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à lord Derby.

Je suis tantôt parti bien brusquement.

LORD DERBY.

Que pouvez-vous, Lindsey, contre un enlèvement?
(Bas.)
Restez dans ce salon
(A Mortins.)
Tandis qu'il se repose
Des honneurs fatigans de son apothéose,
Veuillez me suivre.

MORTINS.

Un mot avant de le quitter.

LORD DERBY.

Non pas, à nos amis je veux vous présenter.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, puis LADY STRAFFORD.

ÉDOUARD, qui tombe dans un fauteuil.

D'honneur je suis brisé! Pour comble d'infortune,
Jamais ovation ne fut plus importune:
Je sais qu'elle m'attend, et je cours la revoir;
On me saisit; je roule, et dans mon désespoir,

Sans que j'ose arrêter la prison qui m'emporte,
On me fait par trois fois passer devant sa porte!
Mais que m'a dit milord? que je reste; et pourquoi?
Veut-il m'entretenir? Non, Julia, c'est toi,
Toi seule; et je le sens au trouble de mon ame,
Ces travaux où l'orgueil trouve un plaisir de flam-
[me,
Leur charme inspirateur, leurs succès palpitans,
Le cèdent en ivresse à de si doux instans.

LADY STRAFFORD, qui est sortie en grande parure de son appartement, et qui est venue pas à pas, pendant ces derniers vers, s'appuyer sur le fauteuil de Lindsey.

Édouard, est-ce vrai?

ÉDOUARD, qui se lève.

Vous! c'est bien vous!

LADY STRAFFORD.

Oui, celle
Qu'autrefois vous aimiez.

ÉDOUARD.

Que je revois plus belle.
Mais pourquoi ce retour si long-temps différé,
Ce silence mortel qui m'a désespéré,
Et qui, mêlant le doute aux ennuis de l'absence,
M'a presque laissé croire à votre indifférence?

LADY STRAFFORD.

Je ferai cet aveu, je vous le jure; mais...

ÉDOUARD.

Parlez.

LADY STRAFFORD.

Vous l'attendrez, sans m'y forcer jamais.

ÉDOUARD.

Vous jouer de ce cœur dont vous êtes maîtresse,
N'est-ce pas abuser de sa folle tendresse;
Et, fût-il à vos yeux digne de châtiment,
Ne le traitez-vous pas trop rigoureusement?

LADY STRAFFORD.

Mais j'ai lieu d'être aussi quelque peu mécontente;
N'avez-vous pas tantôt bien trompé mon attente?

ÉDOUARD.

Le peuple m'entraînait; comment le gouverner?
A notre rendez-vous fallait-il l'amener?

LADY STRAFFORD.

Non, le peuple est un tiers qui gêne un tête-à-tête;
Il est beau cependant d'avoir fait sa conquête.
Vous régnez presque, alors je n'ai qu'à demander
Pour obtenir?

ÉDOUARD.

J'attends; vous pouvez commander.

LADY STRAFFORD.

Que mon oncle par vous sur ses rivaux l'emporte.

ÉDOUARD, après une pause.

Je ne puis rien pour lui.

LADY STRAFFORD.

Le vœu public le porte.

ÉDOUARD.

Nos camps sont opposés.

LADY STRAFFORD.

Quoi, me refusez-vous?

ÉDOUARD.

Et d'ailleurs j'ai promis.

LADY STRAFFORD.

A qui?

ÉDOUARD.

Parlons de nous.
Demain, dans cette terre où j'aimai, jeune encore,
Et presque à mon insu, ce qu'aujourd'hui j'adore,
Mon vieux père me fête, et milord y viendra;
Vous l'y suivrez?

LADY STRAFFORD.

Sans moi milord vous fêtera.

ÉDOUARD.

Se peut-il?

LADY STRAFFORD.

Comme vous, j'ai promis.

ÉDOUARD.

Votre absence
Viendrait-elle attrister le jour de ma naissance?

LADY STRAFFORD.

Vous y penseriez peu; car un grand citoyen,
Quand il a bien voté, ne s'attriste de rien.
Mais qui donc nommez-vous?

ÉDOUARD.

Nelbrour.

LADY STRAFFORD.

Lui, qu'on déteste!

ÉDOUARD.

Injustement.

LADY STRAFFORD.

Ce choix n'en est pas moins funeste.
L'impopularité qui s'attache à son nom,
Vous la partagerez, vous mon orgueil; oh! non,
Non, quand l'opinion de palmes vous couronne,
Vous ne pouvez vouloir qu'elle vous abandonne.

ÉDOUARD.

Si pour vous obéir il faut subir sa loi,
C'est elle, milady, que vous aimez en moi.

LADY STRAFFORD.

Ah! je n'aime que vous, mais vous irréprochable,
Vous admiré de ceux que votre force accable,
Vous entraînant les cœurs, maîtrisant les esprits,
Au faîte du pouvoir, vous, porté par les cris
D'un grand peuple opprimé que votre voix délivre.
Pardonnez, mon ami, cette gloire m'enivre;
Je l'aime; elle a pour moi d'ineffables attraits:
Mais cette gloire enfin, c'est vous; je ne saurais
La détacher de vous, ni vous séparer d'elle,
Et même en l'adorant je vous reste fidèle.

ÉDOUARD.

Quels regards, Julia, quels accens enchanteurs!
Si la chambre comptait de pareils orateurs,
Contre leur ascendant qui pourrait se défendre?
Il faudrait leur céder ou ne pas les entendre.

LADY STRAFFORD.

Aussi vous céderez. Ah! céder: savez-vous

Quel poids l'opinion peut donner à vos coups,
Et, quand vous me parlez de la heurter en face,
Ce que peut avec elle accomplir votre audace?
J'ai mis sur vous l'espoir d'un si noble dessein!...

ÉDOUARD.

Vous, Julia!

LADY STRAFFORD.

D'orgueil il fait battre mon sein:
Qu'il est beau, qu'il est grand! Édouard, quel [théâtre
Il ouvre à ce talent dont je suis idolâtre!
Notre union peut-être en dépend.

ÉDOUARD.

Achevez.

LADY STRAFFORD.

Eh bien donc...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LORD DERBY, THOMAS GOFF.

THOMAS GOFF, en dehors, à lord Derby.

Tout à vous, si vous me le trouvez!
(En entrant.)
Quand j'ai su qu'il était chez votre seigneurie,
Je me suis dit: Milord estime l'industrie,
Son salon m'est ouvert; courons...
(Apercevant Édouard.)
Ah! le voilà!

ÉDOUARD, à part.

Mais il s'attache à moi.

LADY STRAFFORD, à Édouard.

Quel est ce monsieur-là?

LORD DERBY, à lady Strafford qui s'incline froidement.

Monsieur Goff, milady, puissant capitaliste!
(Bas.)
Électeur que je place en tête de ma liste.

LADY STRAFFORD, qui, toutes les fois qu'elle parle à Thomas Goff, jette à Édouard un regard ironique.

Goff!.. Pardonnez: ce nom me revient maintenant;
Il a passé les mers. Goff!... Sur le continent
Il n'est bruit que de vous, monsieur Goff.

ÉDOUARD, bas à lady Strafford.

Ah! méchante!

THOMAS GOFF, radieux.

Le continent me fait un honneur qui m'enchante.

ÉDOUARD.

Que voulez-vous, mon cher? De grâce, soyez bref.

THOMAS GOFF.

Je venais demander le mot d'ordre à mon chef.
Qui portons-nous?

LADY STRAFFORD.

Milord.

ÉDOUARD, à Thomas Goff.

Cette grave matière
Doit se traiter ailleurs.

LORD DERBY.

Indépendance entière!
Ma nièce, gardez-vous d'influencer son choix.

THOMAS GOFF.

Rien que pour ce mot-là vous méritez sa voix.
J'ai péroré pour vous.

LORD DERBY.

Je vous en remercie.

THOMAS GOFF.

Il a tourné le dos à l'aristocratie,
Ai-je dit.

LADY STRAFFORD.

Beau début!

THOMAS GOFF.

Au titre, au rang qu'il a,
Il ne tient pas du tout.

LADY STRAFFORD.

Qui donc tient à cela?

THOMAS GOFF.

Préjugé! selon lui.

ÉDOUARD.

Vous allez loin.

LORD DERBY.

Fantôme!

LADY STRAFFORD.

Un riche commerçant vaut un pair du royaume.

THOMAS GOFF.

Que pour une lady vous parlez dignement!
Si les femmes jamais entrent au parlement...

LADY STRAFFORD.

Sur tous les candidats j'aurai la préférence.

THOMAS GOFF.

Oui, quand mistriss Nelbroun vous ferait concur- [rence.
Pour son très cher mari qu'on oppose à milord,
Je ne veux pas de lui.

LORD DERBY.

Je le plains.

LADY STRAFFORD.

S'il a tort
Au yeux de monsieur Goff, je doute qu'on le nomme.

THOMAS GOFF.

Qui donc le nommerait? il est mort, le pauvre hom- [me!

ÉDOUARD.

Mort!

THOMAS GOFF.

Comme candidat: je ne l'ai pas tué;
Mais en chœur, grâce à moi, je veux qu'il soit hué...

ÉDOUARD.

Quoi, monsieur...

THOMAS GOFF.

D'Harrington il soutient le système.

ÉDOUARD.

Sans pouvoir le servir je me perdrai moi-même.

LADY STRAFFORD.

Et votre cause aussi.

ÉDOUARD.

C'est trop vrai.

LADY STRAFFORD.

Quand mes yeux
S'attendriront demain en revoyant ces lieux
Dont mon cœur dans l'exil a gardé la mémoire,
Que j'aie à vous louer d'une double victoire.

ÉDOUARD.

Vous vous dégagerez?

LADY STRAFFORD.

Comme vous : le matin,
Vous aurez pour milord fait pencher le scrutin.

ÉDOUARD.

L'ai-je dit?

LADY STRAFFORD.

Ce bonheur est douteux, mais possible ;
Et dans une autre lutte où, long-temps invincible,
Vous n'avez de rivaux que vos succès passés,
Nos tyrans, votre voix les aura terrassés.

THOMAS GOFF.

Détruits.

LADY STRAFFORD.

Brisez un joug que vous devez maudire,
(Bas.)
Triomphez d'Harrington ; j'oserai tout vous dire.

ÉDOUARD.

Plein du feu que je porte au combat qui m'attend,
Puis-je à nos libertés faillir en vous quittant?
Pour enflammer les cœurs dont elles vont dépendre,
Le mien dans mes discours n'a plus qu'à se répandre.
Je cours vous le prouver.

THOMAS GOFF.

Je cours de mon côté
Me prononcer pour vous dans notre comité.

LORD DERBY.

Porté par monsieur Goff, je puis tout me promettre.

LADY STRAFFORD.

Honneur à monsieur Goff!

THOMAS GOFF, à lady Strafford.

Si j'osais me permettre
D'offrir ma main...

LADY STRAFFORD, qui, en l'acceptant, lance un dernier coup d'œil à Édouard.

Appui dont je fais un grand cas,
Monsieur Goff!

(Édouard reste un moment étonné et les suit.)

LORD DERBY, qui les regarde sortir.

Pour monter, où ne descend-on pas!

ACTE TROISIÈME.

Un salon à la campagne, chez Sir Gilbert. — Au fond, des fenêtres et une porte ouvertes qui laissent voir un parc.

SCÈNE I.

SIR GILBERT, ÉDOUARD.

SIR GILBERT.

Moi! qu'en vous revoyant dans mes bras je vous [serre!
Non; vous m'avez gâté ce doux anniversaire.

ÉDOUARD.

Croyez...

SIR GILBERT.

Derby triomphe, et par vous!

ÉDOUARD.

Dans un choix,
L'intérêt politique est sur nous d'un grand poids.

SIR GILBERT.

C'est une trahison.

ÉDOUARD.

Ah!...

SIR GILBERT.

L'excuse à la mode,
L'intérêt politique, est un moyen commode.

SIR GILBERT.

Hier, avec quel feu, quel courroux véhément,
Ne vous a-t-on pas vu tonner au parlement!
Votre succès fut grand, immense.

ÉDOUARD.

Il vous irrite?

SIR GILBERT.

J'en suis plus fier que vous; mais contre le mérite,
Les services, l'honneur, contre un choix excellent,
Pour plaire à vos amis, tourner votre talent :
C'est en flétrir l'usage. Oui, monsieur, l'éloquence
Est un mal, quand le mal en est la conséquence :
Celui-là fait le mal, qui prouve éloquemment
Que la raison a tort, que la vérité ment;
Et dans ce député qu'à sa honte on renomme,
J'admire l'orateur, mais je méprise l'homme.

ÉDOUARD.

Suis-je cet homme?

SIR GILBERT.

Non; si vous l'étiez!...

ÉDOUARD.

Alors,
Veuillez m'entendre.

SIR GILBERT.

Adieu!

ÉDOUARD.

Modérez ces transports.

SIR GILBERT, qui s'est rapproché d'une fenêtre.

Que vois-je?

ÉDOUARD.

Où donc?

SIR GILBERT.

Là-bas, dans ces flots de poussière,
Un cavalier court, vole, et franchit la barrière.

ÉDOUARD.

C'est Mortins.

SIR GILBERT.

Je le fuis.

ÉDOUARD.

Veuillez le recevoir...

SIR GILBERT.

Venez.

ÉDOUARD.

Un seul moment.

SIR GILBERT.

Pas un.

ÉDOUARD.

De ce devoir,
A votre place, au moins, souffrez que je m'acquitte.

SIR GILBERT.

Choisissez entre nous : venez, ou je vous quitte.

ÉDOUARD.

Mais...

SIR GILBERT.

C'est sans moi, monsieur, que vous le recevrez.
Fêtez-les, ces amis qui me sont préférés ;
Vous leur appartenez plus qu'à votre vieux père,
Plus qu'à vous-même. Adieu ; j'emporte ma colère,
Et sous l'ombrage épais où je vais la cacher,
Quand ils le permettront vous viendrez me chercher.

ÉDOUARD.

Je vous suis.
(A Mortins qui entre.)
Attends-moi.

MORTINS.

Reviens.

SCÈNE II.

MORTINS, seul.

Une étincelle !
Tout s'enflamme. Au convoi l'occasion est belle ;
Qu'il parle, que par lui le gant leur soit jeté :
Aux armes ! et du choc jaillit la liberté.
Le fera-t-il?... Du moins qu'il écrive.

SCÈNE III.

MORTINS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Mon père
Me fuit, et de Nelbroun l'échec le désespère.

MORTINS.

Calme-toi.

ÉDOUARD.

J'ai le cœur navré de ses regrets.

MORTINS.

D'abord sois citoyen ; tu seras fils après.
Allons au fait, une heure est souvent si féconde.

ÉDOUARD.

Parle...

MORTINS.

Nous l'emportons.

ÉDOUARD.

Mais Godwin et son monde
Marchaient sous ton drapeau.

MORTINS.

Dis plutôt sous le tien.

ÉDOUARD.

C'est un mal.

MORTINS.

Rien n'est mal pour arriver au bien.

ÉDOUARD.

Sans eux l'élection avait la même issue.

MORTINS.

Unanime par eux, c'est un coup de massue.

ÉDOUARD.

Pour le ministère?

MORTINS.

Oui.

ÉDOUARD.

Je puis tout approuver,
S'il en meurt.

MORTINS.

Pour qu'il meure, il le faut achever.

ÉDOUARD.

Viens-tu me proposer quelque autre choix sembla-
MORTINS. [ble?
Notre choix d'aujourd'hui pouvait être admirable.

ÉDOUARD.

Comment?

MORTINS.

Sans ton refus, nous t'aurions nommé tous.

ÉDOUARD.

C'est un honneur, Mortins, dont j'étais peu jaloux.

MORTINS.

Ne l'étant pas pour toi, pour nous tu devais l'être ;
Mais ce noble fardeau te reviendra peut-être.
Tes collègues sont nuls.

ÉDOUARD.

C'est vrai.

MORTINS.

Si par hasard
Milord à s'installer mettait quelque retard...

ÉDOUARD.

Eh bien?

MORTINS.

De la Cité tu resterais l'arbitre,
Et serais par le fait ce qu'il est par le titre.

ÉDOUARD.

Mais le contraire est sûr.

MORTINS.

C'est ce qu'il faudra voir :

Tu vas en attendant user de ton pouvoir.

ÉDOUARD.

Comme aldermau?

MORTINS.

Sans doute.

ÉDOUARD.

A ton nouveau lord-maire
Que ne t'adresses-tu?

MORTINS.

Ton nom m'est nécessaire.
Par quelques mots brûlans et de ta main signés,
Arrache à leurs travaux ces hommes dédaignés,
Mais purs, mais dont la race, injustement flétrie,
De ses mâles sueurs enrichit l'industrie.
Que les marchés déserts, le port, les ateliers,
Sur le pavé, demain, les jettent par milliers :
Qu'ils viennent de Névil escorter la grande nmbre ;
Au convoi triomphal qu'il viennent par leur nombre
Témoigner de ta force en marchant sur tes pas.
Les puissans font cortége aux puissans d'ici-bas.
A l'homme vertueux il faut une autre gloire,
C'est tout un peuple en deuil honorant sa mémoire.

ÉDOUARD.

Me réponds-tu, Mortins, de leur recueillement?

MORTINS.

Leur respect t'en répond, à moins que s'animant
De l'énergique ardeur que tes accens font naître,
D'en comprimer l'élan leur cœur ne soit plus maître.
Tu n'auras plus affaire à tes faiseurs de lois ;
Cœurs glacés que ceux-là ! Non, tu vas cette fois,
Tu vas ressusciter sur la place publique
Les triomphes perdus de l'éloquence antique.
Mais, ce n'est pas assez d'exalter la vertu ;
Frappe, écrase le vice à ses pieds abattu.
Ils seront là, couverts de leur deuil hypocrite :
Que sur leur front, par toi, leur honte soit écrite ;
Sous leur vain appareil va les chercher, prends-les,
Livre-les dépouillés aux regards des Anglais ;
Que dans leur nudité le peuple les contemple !
Et faire de leur chute un mémorable exemple,
En te portant au ciel les réduire au néant,
Ne sera plus qu'un jeu pour ses bras de géant.

ÉDOUARD.

Eh quoi ! sur un cercueil des paroles de haine !
Quoi ! profanant des morts le funèbre domaine,
Y transporter l'aigreur de nos débats humains :
Quelle arène, Mortins, pour en venir aux mains !
Névil s'indignerait de nous y vnir descendre,
Et nos pieds de ton père y fouleraient la cendre.
Dans nos temps sans croyance, où l'on se rit de tout,
Laisse au moins des tombeaux la majesté debout.
Nous devons à Névil un peuple pour cortége ;
Il l'aura ; j'écrirai : mais qu'un mot sacrilége,
Dans le séjour de paix troublé par nos discords,
Divise les vivans en insultant les morts !
Non ; d'un culte si saint malheur à qui se joue !
Honte à qui peut jeter dans le sang et la boue
Un appel au parti pour en souiller l'adieu
Que reçoit la vertu qui remonte vers Dieu !
Je dois combattre ailleurs une injuste puissance ;
Là je ne dois parler que de reconnaissance.
Quand un grand citoyen n'a plus rien de mortel,
Pour la patrie en pleurs sa tombe est un autel
Qui réunit les fils sur la cendre des pères,
Et devant un cercueil tous les hommes sont frères.

MORTINS.

Tu vas perdre, Édouard, un triomphe assuré.
Chacun parle, après tout, comme il est inspiré ;
Dis ce qui te plaira, je dis ce que je pense ;
Mais remplis un devoir dont rien ne te dispense :
L'adresse que j'attends n'admet point de retards ;
Rédige-la de verve, écris, signe, et je pars.

ÉDOUARD.

J'y vais.

(Il sort par une porte latérale.)

SCÈNE IV.

MORTINS, seul.

Respect d'enfant ! Demain, quoi que tu fasses,
Avec ou malgré toi, nous remuerons les masses :
Sur le pouvoir croulant nous allons les lâcher ;
Elles t'entraîneront. Tu ne veux que marcher ;
Tu vas courir. Forçons milord à disparaître,
De tout, comme alderman, Edouard reste maître.
Je veux... Lady Strafford !

SCÈNE V.

MORTINS, LADY STRAFFORD, des fleurs à la main.

LADY STRAFFORD, à part, en entrant.

Monsieur Mortins !

MORTINS, à part.

Ma foi !
J'affronte à tout hasard l'horreur qu'elle a pour moi.

LADY STRAFFORD, à part.

Risquons le tête-à-tête ; après tout il m'importe
De savoir jusqu'où va la haine qu'il me porte.
(A Mortins.)
Mon oncle qui me suit, va dans quelques momens
Vous adresser, monsieur, tous ses remercîmens :
Il vous en doit beaucoup.

MORTINS.

D'un acte de justice !
C'est à nous, milady, que j'ai rendu service.

LADY STRAFFORD.

Votre nom est pour vaincre un puissant allié.

MORTINS.

Ce nom, quoi ! milady ne l'a pas oublié ?

LADY STRAFFORD.

Convenez qu'en cela j'eus bien peu de mérite :
L'oublier ! et comment ? tout le monde le cite.

MORTINS.

Édouard a lui seul cette gloire aujourd'hui.

LADY STRAFFORD.

Vous n'êtes donc, monsieur, juste que pour autrui?

MORTINS, à part.

Sa haine est fort aimable.

LADY STRAFFORD, à part.

Il n'est pas trop farouche.

MORTINS.

Je n'osais espérer cet accueil qui me touche.

LADY STRAFFORD.

Pourquoi?

MORTINS.

De sentimens nous différons tous deux.

LADY STRAFFORD.

Oui, si vous arrivez au comble de vos vœux,
Je sais ce qu'au besoin de nous vous pourriez faire.

MORTINS.

Quoi donc?

LADY STRAFFORD, cassant une à une les têtes des fleurs qu'elle tient à la main.

Vous comprenez?

MORTINS.

L'allégorie est claire.
Mais songez-vous, madame, en rappelant Tarquin,
Qu'il était monarchique et non républicain?

LADY STRAFFORD.

Tous les partis vainqueurs ont, je crois, son système.
C'est ce que vous feriez?

MORTINS.

Et vous feriez de même?

LADY STRAFFORD.

Non.

MORTINS.

Ni moi: si jamais je viens à l'emporter,
Sur mon respect, du moins, milady peut compter.

LADY STRAFFORD.

Jamais aux grands talens je ne veux être hostile,
Car j'ai pour eux un culte; ainsi soyez tranquille.

MORTINS.

(A lady Strafford.) (A part.)
Vous me rendez confus. On me traite si bien...
Parlons à cœur ouvert.

LADY STRAFFORD.

(A part.) (A Mortins.)
Brisons la glace. Eh bien!
Quelqu'un m'a dit que moi, moi si peu redoutable,
Vous m'honoriez, monsieur, d'une haine implacable.

MORTINS.

Eh bien! quelqu'un aussi m'a dit secrètement
Que je vous inspirais le même sentiment.

LADY STRAFFORD.

De mon côté, monsieur, rien n'est moins vrai.

MORTINS.

Madame,
On eût dit le contraire en lisant dans mon ame.

LADY STRAFFORD.

Je vous crois.

MORTINS.

Je combats ceux que vous combattez.

LADY STRAFFORD.

Et je déteste, moi, ceux que vous détestez.

MORTINS.

Pour secouer leur joug j'exposerais ma vie.

LADY STRAFFORD.

Partager cette gloire est le sort que j'envie.

MORTINS.

Vous le pouvez.

LADY STRAFFORD.

Comment?

MORTINS.

Ils tombent.

LADY STRAFFORD.

Quand?

MORTINS.

Demain,
Si le nouveau lord-maire y veut prêter la main...

LADY STRAFFORD.

Il le faut.

MORTINS.

On consent qu'Édouard le remplace.

LADY STRAFFORD.

C'est mieux; après la crise ajournons son audace.

MORTINS.

Édouard, dans la lutte, entre nous deux pressé,
Par l'amitié, l'amour, par moi, par vous poussé,
Va droit à notre but sans que rien l'en écarte;
Mais il faut que milord croise les bras ou parte.

LADY STRAFFORD.

Pour qu'il n'agisse pas, que faire?

MORTINS.

Je le sais:
Proposons-lui d'agir.

LADY STRAFFORD, souriant.

Ah! vous le connaissez.
Il craint la guerre ouverte.

MORTINS.

Au mot peuple il se trouble.

LADY STRAFFORD.

Parlez, je vous soutiens.

MORTINS.

Frappez, et je redouble.

LADY STRAFFORD.

Que l'abîme à ses yeux s'ouvre s'il prend parti.

MORTINS.

Qu'il tremble d'y tomber.

LADY STRAFFORD.

Qu'il s'y voie englouti.

MORTINS.

Je n'épargnerai rien pour que la peur l'arrête.

LADY STRAFFORD.

Je lui ferai dresser les cheveux sur la tête.
Il vient, livrons l'assaut.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LORD DERBY.

LORD DERBY, à part, en entrant.
Mortius! J'arrive à temps.
MORTINS.
Pour vous féliciter, milord, je vous attends.
LORD DERBY.
J'ai triomphé, monsieur, grâce à votre assistance:
Ma joie est moindre encor que ma reconnaissance.
MORTINS, d'un air mystérieux.
Parlons bas.
LORD DERBY.
Pourquoi donc?
MORTINS.
Vous êtes notre espoir.
LADY STRAFFORD.
Vous allez accomplir un bien noble devoir.
MORTINS.
D'autant plus glorieux que le moment est grave.
LADY STRAFFORD.
Décisif.
MORTINS.
Mais est-il des dangers qu'on ne brave
Pour servir son pays?
LADY STRAFFORD.
Pour l'affranchir?
LORD DERBY.
Parlez:
Je ne me doute pas de ce que vous voulez.
MORTINS.
N'avez-vous pas promis de nous prêter main-forte?
LORD DERBY.
Si le but...
LADY STRAFFORD.
Il est grand; pour les moyens, qu'importe?
LORD DERBY.
Les moyens, cependant...
MORTINS.
Ils sont prêts: agissons.
LORD DERBY.
Mais la légalité...
LADY STRAFFORD.
Si nous la renversons,
C'est pour la rétablir.
LORD DERBY.
Madame!
MORTINS.
Une promesse
Vous lie à moi.
LORD DERBY.
Monsieur!
MORTINS.
Tenez-la.
LADY STRAFFORD.
Le temps presse:
Tout est réglé.
MORTINS.
Le lieu.
LADY STRAFFORD.
Le jour.
MORTINS.
Les instrumens.
LADY STRAFFORD.
Le chef qui conduira ces grands événemens.
LORD DERBY.
Sans qu'on m'en ait rien dit!
LADY STRAFFORD.
Vous allez tout connaître.
MORTINS.
Le lieu, c'est la Cité, dont vous êtes le maître.
LADY STRAFFORD.
Le jour pris, c'est demain.
MORTINS.
Les instrumens, c'est nous.
LADY STRAFFORD.
C'est le peuple.
LORD DERBY.
Le peuple!
MORTINS.
Enfin, le chef...
LORD DERBY.
Qui?
LADY STRAFFORD et MORTINS.
Vous.
LORD DERBY.
Dieu! vous m'auriez choisi!
MORTINS.
D'une voix unanime.
LADY STRAFFORD.
Pouvaient-ils mieux, milord, vous prouver leur estime?
LORD DERBY.
Certes, l'honneur est grand; mais...
LADY STRAFFORD.
Vous l'accepterez?
MORTINS.
Vous l'acceptez.
LADY STRAFFORD, à Mortins.
Faut-il de l'or aux conjurés?
Mon oncle y pourvoira par un bon sur la banque.
LORD DERBY.
Moi!
MORTINS.
Je dois à milord recourir si j'y manque.
LADY STRAFFORD, à Mortins.
Des armes?
MORTINS.
Si milord peut nous en fournir...
LORD DERBY.
Moi!
Où les prendre, monsieur?
LADY STRAFFORD.
Dans votre hôtel.
LORD DERBY.
Eh quoi!...

LADY STRAFFORD.

Il en est plein.

LORD DERBY.

Qu'entends-je!

LADY STRAFFORD.

Et c'est ma prévoyance
Qui, par des gens à vous, l'en a rempli d'avance.

MORTINS, étonné.

Comment, c'est vrai?

LADY STRAFFORD.

Très vrai.

LORD DERBY.

Quelle audace!

MORTINS, à part.

Charmant!
Un vieux conspirateur n'eût pas fait autrement.

LORD DERBY.

Transformer mon hôtel en arsenal, madame!

LADY STRAFFORD.

Pour qu'un si beau succès fût l'œuvre d'une femme.

MORTINS.

Les armes à la main, milord, je vous suivrai.

LORD DERBY.

Mais si...

LADY STRAFFORD, à Mortins.

Venez ce soir, tout vous sera livré.

LORD DERBY.

Si par l'autorité la trame est découverte?

LADY STRAFFORD, froidement.

Eh bien?

MORTINS, de même.

Eh bien?

LORD DERBY, hors de lui.

Eh bien! c'est fait de nous.

LADY STRAFFORD.

Leur perte,
Ou la nôtre!

LORD DERBY.

Avant tout...

MORTINS.

Leur chute ou notre mort!

LORD DERBY.

Laissez-moi respirer.

MORTINS.

Il est trop tard, milord.

LADY STRAFFORD.

Y dussiez-vous périr, montrez-vous.

MORTINS.

Par prudence,
Ne mettons pas Lindsey dans notre confidence.
Le voici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, remettant un papier à Mortins.

Tiens, Mortins.
(A lady Strafford.)
Ah! milady, pardon.

LADY STRAFFORD.

Quel transport unanime éclate à votre nom!
Monsieur, c'est de l'ivresse : éloquent, admirable!
On n'entend que cela. Comme un concert semblable,
Tout broyant qu'il était, nous a semblé fort doux,
Si nous arrivons tard, n'en accusez que vous.

ÉDOUARD.

Milord vient d'obtenir sa couronne civile;
Est-il heureux?

LORD DERBY.

Charmé.

ÉDOUARD.

Vous pourrez être utile;
Vous le désiriez tant!

LADY STRAFFORD.

Il le sera.

ÉDOUARD.

Je vien
De citer votre nom en le joignant au mien.

LORD DERBY.

Mon nom!

ÉDOUARD, montrant le papier que lit Mortins.

Dans cet écrit.

LORD DERBY.

Qu'est-ce donc?

ÉDOUARD.

J'ai dû faire,
Dans une adresse au peuple, une part au lord-maire.

LORD DERBY.

C'est une adresse...

LADY STRAFFORD.

Au peuple.

ÉDOUARD, à Mortins.

Est-ce à ton gré?

MORTINS.

Parfait,
Et le nom de milord en doublera l'effet.
Je l'emporte.

LORD DERBY, l'arrêtant.

Songez...

LADY STRAFFORD.

Votre rôle commence.

LORD DERBY, à Mortins.

Que la publicité...

MORTINS.

Je vais la rendre immense.
(A lady Strafford, en s'inclinant.)
Madame...
(Bas, à lord Derby.)
Je serai chez milord à minuit.

LADY STRAFFORD.

Et vous l'y trouverez.

LORD DERBY, à part.

Si j'y passe la nuit.
(Mortins sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté Mortins, SIR GILBERT, CAVERLY.

SIR GILBERT, à Caverly, en entrant avec lui par une porte latérale.

Cette nouvelle est sûre?

CAVERLY.

Eh oui! trop véritable.

SIR GILBERT.

Milady, mon cher lord, je suis inexcusable :
Je m'étais dans le parc oublié loin d'ici
En rêvant à quelqu'un qui m'oubliait aussi ;
Mais les bruits alarmans et les tristes messages
Sont venus me chercher jusque sous mes ombrages.

CAVERLY.

Oui, les événemens ont fait bien du chemin.

SIR GILBERT.

La révolte s'avance; on tremble que demain
Londres ne soit en proie à la guerre civile.

ÉDOUARD.

Parlez!

SIR GILBERT.

Les insurgés sont entrés dans Carlile.

ÉDOUARD.

Le ministère aussi contre eux n'agissait pas.

CAVERLY.

Vous le liez si bien, qu'il ne peut faire un pas.

LADY STRAFFORD, bas à lord Derby.

Dans Carlile!

LORD DERBY, de même, à lady Strafford.

Silence!

SIR GILBERT.

Et ce n'est rien encore :
On parle d'un complot!

ÉDOUARD.

D'un complot!

CAVERLY.

Près d'éclore ;
Dont le chef...

LORD DERBY, vivement.

Quel est-il?

CAVERLY.

Je vous le donne en cent.

LADY STRAFFORD.

Vous, chevalier.

CAVERLY.

Non pas! non, je suis innocent ;
J'aime la vie.

ÉDOUARD.

Enfin?

LORD DERBY.

Qui donc!

CAVERLY.

Lady Montrose.

LORD DERBY, à part.

Dieu!

ÉDOUARD.

Toujours elle!

LADY STRAFFORD, indifféremment.

Ici peut-elle quelque chose?
De si loin!

CAVERLY.

De fort près.

LORD DERBY.

Comment?

SIR GILBERT.

Sans contredit ;
Car on la croit à Londre.

LORD DERBY.

Impossible!

CAVERLY.

On le dit.

LADY STRAFFORD, en riant.

Droit au palais Saint-Jame est-elle descendue?

LORD DERBY, à part.

Son sang-froid me confond.

CAVERLY.

Et je la tiens perdue
Si nous la découvrons.

ÉDOUARD.

Plus de ménagement!
On ne peut trop punir un tel aveuglement.

LADY STRAFFORD.

Vous êtes rigoureux.

ÉDOUARD.

La rigueur est justice
Pour celle qui préfère à l'ordre son caprice,
Aux lois la violence, en osant conspirer,
Un homme à son pays qu'elle vient déchirer.

LADY STRAFFORD.

Combattre pour sa cause est un droit dont elle use.

LORD DERBY.

Ne la défendez pas, milady.

LADY STRAFFORD.

Je l'excuse.
Oui, je l'ose, milord; elle est femme, et je crois
De mon sexe opprimé devoir venger les droits.

CAVERLY.

Votre sexe est charmant; mais il perd tous ses charmes,
Quand pour nous égorger il prend nos propres armes.
L'héroïque lady le fait en ce moment :
Du peuple qu'elle agite on craint un mouvement.
Dans la Cité, milord, la tempête s'élève,
Et j'ai peur que sur vous le nuage ne crève.
Les ministres déjà vous ont fait demander;
On vous cherche.

LORD DERBY.

Moi?

CAVERLY.

Vous.

LORD DERBY.

Pourquoi?

CAVERLY.

Pour vous sonder,
Vous consulter, que sais-je?

LORD DERBY.

Alors sans plus attendre,
Je cours à Londre.

CAVERLY.

Eh non !

LADY STRAFFORD.

Je vais aussi m'y rendre.

LORD DERBY, bas à lady Strafford.

Pour y prendre la poste.

LADY STRAFFORD, de même, à lord Derby.

Et moi pour y rester.

ÉDOUARD.

Je vous quitte, mon père.

CAVERLY.

Un moment !

SIR GILBERT.

L'arrêter,
Quand la patrie en feu dans son danger l'appelle !
Vous faites bien, monsieur, de me quitter pour elle ;
Je vous désavouerais d'hésiter entre nous.

CAVERLY.

Qu'il dîne au moins d'abord ; croyez-moi, dînons [tous.
Ce qu'avant le dîner vous allez faire à Londre,
Vous le feriez après, et mieux, j'ose en répondre.
Quand l'État me réclame, à son aide je cours,
C'est-à-dire j'y vais ; mais...

LADY STRAFFORD.

Vous dînez toujours.

UN DOMESTIQUE, en entrant.

Sir Gilbert est servi.

CAVERLY.

Ce mot-là vous arrête.

LORD DERBY.

Non pas.

LADY STAFFORD.

Ni moi.

SIR GILBERT, à lord Derby.

Du cœur, milord, et de la tête.

LADY STRAFFORD.

Comptez sur lui.

ÉDOUARD, à lord Derby.

Je veux opposer avec vous
Ma voix à leurs clameurs, ma poitrine à leurs coups :
Marchons donc ! que le flot nous couvre ou se retire,
Et la victoire à nous, milord, ou le martyre !

LORD DERBY, à sir Gilbert.

A revoir, baronnet.

SIR GILBERT, saluant lady Strafford.

Milady...

(A son fils.)

Demeurez.

(A Caverly.)

Pardon.

CAVERLY, qui suit le domestique.

Je vous devance.

SCÈNE IX.

SIR GILBERT, ÉDOUARD.

SIR GILBERT.

A Londre où vous courez,
Quel devoir vous attend, quel sort sera le vôtre ?...
Ne nous séparons pas fâchés l'un contre l'autre :
Voilà ma main ; la tienne !

ÉDOUARD.

Ah ! je puis tout braver,
Tout vaincre.

SIR GILBERT.

Voici l'heure où tu dois le prouver.
J'espère en toi : pourtant tu faiblis, on t'entraîne ;
L'honneur est sauf encor ; mais l'épreuve est pro- [chaîne.
Engagé trop avant, auras-tu le pouvoir
De t'arrêter trop court, si tu crois le devoir ;
Ou, souffrant qu'à son gré le mouvement t'emporte,
Aux révolutions ouvriras-tu la porte ?
La plus juste, fatale aux peuples comme aux rois,
N'est un droit que le jour où meurent tous les droits :
Faite pour les sauver, c'est un effort sublime
Dont on souffre long-temps : faites sans cause, un [crime.
Va donc, va, mon espoir, tiens ce que tu promets ;
Devant mes cheveux blancs ne te démens jamais.
Ton déshonneur, mon fils ! plutôt tes funérailles !
Une moindre douleur remûrait mes entrailles,
Et mieux vaudrait pour moi pleurer en l'éprouvant
Mon fils mort, Édouard, que le pleurer vivant.

(Édouard baise la main de son père, qui le suit des yeux avec attendrissement quand il sort. — La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

Chez Édouard Lindsey. — Même salon qu'au premier acte.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, WILLIAM, un SECRÉTAIRE assis près de la table et écrivant, plusieurs DOMESTIQUES.

ÉDOUARD, après avoir signé un papier que le secrétaire lui présente.

Pour qu'on prenne un parti l'alarme est assez vive,
Et j'attends, mais en vain, qu'un alderman arrive.
Êtes-vous sûr, William, qu'on les ait avertis?

WILLIAM.

Ils étaient tous, monsieur, malades ou sortis.

ÉDOUARD, à un des domestiques.

Vous, retournez chez eux.
(A un autre, en lui remettant un papier qu'il prend des mains de son sécrétaire.)
Vous, cet ordre aux constables.
(A William.) (A part.)
Vous, restez. Les mutins deviendront plus traitables
Si Thomas Goff leur parle.
(Haut.)
A-t-on vu de ma part
Thomas Goff et Mortins?

WILLIAM.

Ils viendront.

ÉDOUARD.

Qu'il est tard!
(A William.)
Pas un mot du lord-maire? Et de chez lui personne?

WILLIAM.

Personne encor, monsieur.

ÉDOUARD.

L'heure du danger sonne,
Et milord dans mes mains résigne ses pouvoirs:
On recherche les droits et l'on fuit les devoirs.
(Au sécrétaire.)
Laissez-moi...
(A William.)
Si l'on vient, ne faites pas attendre.
(A lui-même.)
Au peuple il faut parler; mais voudra-t-il m'entendre!
(Il s'assied près de la table et il écrit.)
Qu'à me prêter main-forte Harrington soit tout prêt.
(Donnant une lettre à William.)
Au ministère, cours!
(Le rappelant au moment où il sort.)
Non; rends-moi ce billet!
Pour requérir l'emploi de la force publique,
Il faut que ce moyen soit ma ressource unique.
Sors!... Quel acte! dût-il sauver la liberté,
On crira que j'attente aux droits de la Cité;

WILLIAM, qui rentre.

Monsieur Godwin!

ÉDOUARD.

Godwin! de lui je n'ai que faire;
Je n'y suis pas.

WILLIAM.

Il vient de la part du lord-maire.

ÉDOUARD, vivement.

Qu'il entre. Sur ma lettre on aura réfléchi,
Et d'un fardeau si lourd je vais être affranchi.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, GODWIN.

GODWIN.

Monsieur, depuis long-temps le bonheur où j'aspire
Est de me rapprocher d'un homme que j'admire.

ÉDOUARD.

Parlez; je suis, monsieur, prêt à vous écouter.

GODWIN.

J'eus, dans plus d'un écrit, l'honneur de commenter
Les actes qui marquaient votre illustre carrière,
Et vous rendis toujours une justice entière.

ÉDOUARD.

Je vous en fais, monsieur, bien des remercimens;
Mais mettons à profit de précieux momens:
Milord...

GODWIN.

En quittant Londre...

ÉDOUARD.

Il est parti!

GODWIN.

Sans doute:
Du nord avant minuit il avait pris la route.

ÉDOUARD.

Quel moment choisit-il, monsieur, pour s'absenter!

GODWIN.

Un motif très urgent, et je puis ajouter
Très moral, l'appelait dans le fond d'une terre.

ÉDOUARD.

Quand sa présence importe au sort de l'Angleterre!

GODWIN.

Son honneur scrupuleux d'un doute est obsédé.

ÉDOUARD.

Sur quoi?

GODWIN.

Sur le serment.

ÉDOUARD.

Il était décidé.

GODWIN.

Eh bien, il ne l'est plus, monsieur : votre éloqnence
A sur ce point, dit-il, troublé sa conscience.
Il ne refuse rien ; mais, avant d'accepter,
Quelques jours loin du bruit il veut se consulter.

ÉDOUARD.

Dites mieux : il s'enfuit, et le danger le chasse ;
Ce qu'il n'ose pas faire, il veut que je le fasse.

GODWIN.

C'est mal, je le confesse, et je suis trop loyal
Pour ne pas répéter que c'est mal, et très mal.
Je me borneral là, venant sous ses auspices.
Mais vous offrir, monsieur, ma plume et mes servi-
[ces...

ÉDOUARD.

A moi !

GODWIN.

C'est mon devoir ; tant je veux vous prouver
Que ce cœur tout anglais est loin de l'approuver.
Dans quel sens donc, pour qui, contre qui dois-je
[écrire ?

ÉDOUARD.

Quoi que vous ordonniez, vous m'y verrez souscrire.
En me donnant à vous, c'est à la probité,
Au courage, au talent, c'est à la liberté,
Que vous allez servir, que milord abandonne,
C'est au pays enfin, monsieur, que je me donne !

GODWIN.

D'un dévoûment si prompt j'ai lieu de m'étonner.
Que lui demandez-vous, monsieur, pour vous don-
[ner ?

ÉDOUARD.

Un noble prix.

GODWIN.

Lequel ?

ÉDOUARD.

L'honneur de le défendre...

GODWIN.

C'est tout ?

ÉDOUARD.

Au parlement.

GODWIN.

Je commence à comprendre :
Oui, Névil, qui n'est plus, de deuil couvre nos bancs,
Et pour remplir ce vide...

ÉDOUARD.

On m'a mis sur les rangs.

GODWIN.

Mais qui donc ?

ÉDOUARD.

La Cité : parlez, et l'on me nomme.

GODWIN.

Et vous voulez, monsieur, remplacer un tel homme !

ÉDOUARD.

Lui succéder ; hors vous, qui peut le remplacer ?

GODWIN.

Je ne crois pas encor devoir me prononcer.

ÉDOUARD.

Monsieur, en m'appuyant, craint de se compromet-
[tre !

GODWIN.

Non ; mais pour rester libre il ne faut rien promettre.

ÉDOUARD.

Rester libre est un droit ; pourtant j'ai vu de près
Se mouvoir en tous sens bien des ressorts secrets,
Qui, mieux connus de vous après ma confidence,
Pourraient de mille écueils sauver votre prudence.

GODWIN.

De vos conseils, monsieur, il faudra me passer,
Puisqu'il n'est pas en moi de les récompenser.

ÉDOUARD.

Pardon, de me servir vous avez la puissance ;
Mais rien n'est moins commun que la reconnais-
[sance.

GODWIN.

En quoi donc, s'il vous plaît, suis-je votre obligé ?

ÉDOUARD.

En rien.

GODWIN.

Parlez.

ÉDOUARD.

Le croire est un travers que j'ai.

GODWIN.

Expliquez-vous de grâce.

ÉDOUARD.

Un droit que je m'arroge.

GODWIN.

Enfin !

ÉDOUARD.

Vous supposez que l'on vous doit l'éloge.

GODWIN.

A tout homme public on doit la vérité ;
Partant, l'éloge aussi, quand il l'a mérité.

ÉDOUARD.

Lorsque de favorable elle devient contraire,
Ce que la presse a fait, elle peut le défaire.

GODWIN.

On la juge à son tour, et, favorable ou non,
Son arrêt n'a de poids qu'autant qu'elle a raison.

ÉDOUARD.

Si haut qu'on soit placé, vous atteindre est possible.

GODWIN.

La main d'où part le coup peut y rendre insensible.

ÉDOUARD.

Souvent qui l'est pour soi ne l'est pas pour autrui ;
Votre père...

GODWIN.

Arrêtez : pas un seul mot sur lui,
Pas un !

ÉDOUARD.

Ah ! j'ai touché le côté vulnérable.

GODWIN.

Honneur à soixante ans d'une vie honorable !

ÉDOUARD.

Monsieur, vous êtes libre, et je dois l'être aussi.

GODWIN.

Dans votre feuille, soit, monsieur ; mais pas ici.

ÉDOUARD.

La guerre donc, monsieur !

GODWIN.

Eh bien, monsieur, la guerre !

ÉDOUARD.

Sûr de l'opinion, vous ne me craignez guère ;
Vous dédaignez la presse, et vous avez grand tort.

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Vous vous trompez, monsieur, je la respecte fort,
Une atteinte à ses droits me semblerait un crime,
Et je la défendrais, fussé-je sa victime.
Mais qui donc êtes-vous pour parler en son nom?
N'a-t-elle qu'une voix? Est-ce la vôtre? Non.
Nul n'est à lui tout seul la presse tout entière :
A la discussion s'il ne donnait matière,
Son arrêt sans appel, qu'un seul aurait porté,
Serait la tyrannie et non la liberté;
Contre elle et contre tous, notre garant, c'est elle.
D'une lutte incessante elle sort immortelle,
En opposant toujours la justice au faux droit,
Et le fait qu'on doit croire au bruit menteur qu'on [croit,
Les noms dont elle est fière à ceux dont elle a honte;
Noms purs, nobles talens, c'est sur eux que je compte,
J'ai foi dans leur puissance et j'en bénis l'emploi;
Car le bien est son but, la vérité sa loi.
Ce sont là les soutiens de la presse équitable,
Ceux qui par leurs travaux la rendent respectable,
Convaincus qu'à nos yeux pour la représenter
Le premier des devoirs est de se respecter.
Quant à vous, sur ma vie accumulez l'injure;
Critiquez, censurez, déchirez : je vous jure
Que, fidèle à ma route, on ne me verra pas,
Pour vous répondre un mot, me détourner d'un pas.
Il faut bien en courant soulever la poussière :
Faites votre métier, je poursuis ma carrière!

GODWIN.

Adieu, monsieur!

ÉDOUARD.

Adieu!

SCÈNE III.

ÉDOUARD, puis CAVERLY.

ÉDOUARD.

Comme il va me traiter!
J'en ai trop dit... Eh non! que puis-je redouter?
S'attaquer à mon père! Il est fou s'il le tente.
Thomas Goff ne vient pas... insupportable attente!
Que fait-il donc?

CAVERLY, entrant.

Mon cher, tout s'en va.

ÉDOUARD.

Quel effroi!
Le cabinet s'en va, mais rien de plus.

CAVERLY.

Ma foi,
Je n'en répondrais pas.

ÉDOUARD.

Qu'un ministre culbute,
Il doit tout, à l'en croire, emporter dans sa chute.

CAVERLY.

Mais s'il emportait tout, j'en serais : donc je crains;
Car un roi me va mieux que mille souverains.
C'est ce que nous aurions, et plus encor peut-être,
Si nous avions demain tous ceux qui veulent l'être.
Voilà comme le peuple entend la liberté.

ÉDOUARD.

Et comme le pouvoir l'entend de son côté.

CAVERLY.

Oh! la sienne a pour base un ordre confortable
Qui défend ma maison, ma voiture, ma table :
Et la patrie est là. Je vous vois rire; eh bien!
Pour aimer la patrie, il faut s'y trouver bien. [dre:
J'en conclus que ce mot dans deux sens doit s'enten-
Quand on a, conserver; et quand on n'a pas, prendre.
Or, puisque nous avons, au moins défendons-nous;
Votre intérêt le veut; nous submergés, c'est vous
Qui serez englouti, si le torrent déborde.
Il faut le contenir; on le peut; qu'on s'accorde.
Je pense qu'Harrington agira sagement
S'il fait un pas vers vous pour un arrangement.

ÉDOUARD.

Je dois sa chute au peuple.

CAVERLY.

Il est donc bien malade?

ÉDOUARD.

Vous a-t-il par hasard chargé d'une ambassade?

CAVERLY.

D'une ambassade, lui! je l'aurais bien reçu!
Je viens en amateur... Mais d'où diable a-t-il su
Que votre don vous cause un embarras pénible?

ÉDOUARD.

Il le sait?

CAVERLY.

Il s'y montre infiniment sensible,
Et même il emploirait, pour vous tirer de là,
Pour faire face à tout, les ressources qu'il a.

ÉDOUARD.

S'est-il permis, monsieur, d'expliquer ce langage?

CAVERLY.

Il se fût bien gardé d'en dire davantage...

ÉDOUARD.

Bien!

CAVERLY.

J'éclatais.

ÉDOUARD.

Très bien!

CAVERLY.

Et, changeant de discours,
Il a paru sentir combien votre concours,
En l'aidant à porter le poids du ministère,
Serait, dans le conseil, utile à l'Angleterre.

ÉDOUARD.

Je tiendrais pour affront qu'il osât m'en parler;
Et quand il vous l'a dit...

CAVERLY.

J'ai voulu m'en aller.

ÉDOUARD.

Fi donc!

CAVERLY.

Je m'en allais. Alors sa seigneurie,

Qui me veut un grand bien, et sait que la pairie
Sous ce double rapport m'a toujours beaucoup plu,
Qu'on est législateur et qu'on n'est pas élu,
M'en a touché deux mots. La noble récompense !...
Pour Linsey, m'a-t-il dit, c'est à quoi le roi pense.

ÉDOUARD.

Et quand il m'a nommé, vous...

CAVERLY.

Je l'ai laissé là
En lui tournant le dos, mon cher, et me voilà.

ÉDOUARD.

Où la corruption est-elle parvenue !
Tous mes actes sont purs et ma vie est connue :
Deux hommes, ce matin, viennent me visiter,
L'un pour se vendre à moi, l'autre pour m'acheter.

CAVERLY.

Je cédais, en venant, à l'effroi qui m'agite.
Rouvrirez-vous pour nous le gouffre jacobite ?

ÉDOUARD.

Non.

CAVERLY.

Soulèverez-vous l'océan plébéien ?

ÉDOUARD.

Pas plus.

CAVERLY.

Moins, s'il vous plait ; pas du tout : ce moyen
Nous ramène tout droit au gland pour nourriture !
C'est mon horreur, à moi, que l'état de nature.

ÉDOUARD.

Écoutez, chevalier ; vous direz à celui
Qui, par ambassadeur, marchande mon appui,
Que je veux, pour répondre à l'offre qu'il m'a faite,
Au parlement, ce soir, consommer sa défaite.
Quant à la multitude, et je pense avec vous
Que ses façons d'agir pourraient heurter vous goûts,
Je dois, comme alderman, lui résister en face...

CAVERLY.

Vous me faites du bien.

ÉDOUARD.

Et j'en aurai l'audace,
Dussé-je de la force autoriser l'emploi :
Mais pour les contenir il suffira de moi.
J'en réponds ; je suis sûr de leur obéissance,
(Voyant entrer Mortins et Thomas Goff.)
Et je vais vous montrer jusqu'où va ma puissance.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MORTINS, THOMAS GOFF.

ÉDOUARD.

Arrivez donc, messieurs !

MORTINS.

Que veux-tu ?

THOMAS GOFF.

Nous voici !

MORTINS, saluant Caverly.

Ah ! c'est vous !

CAVERLY.

Toujours moi.

ÉDOUARD.

Vous deviez être ici
Depuis une heure et plus.

MORTINS.

Chacun a ses affaires.

THOMAS GOFF.

Et les nôtres, vrai Dieu ! ne sont pas ordinaires.

ÉDOUARD.

Je le sais.

THOMAS GOFF.

Le fer chauffe, et tout va rondement.

ÉDOUARD.

J'ai besoin, mon ami, de votre dévoûment.

THOMAS GOFF.

Pour vous, mon orateur, que faut-il entreprendre ?
(Montrant Caverly qui s'est assis.)
Je cours. Mais ce monsieur n'ira-t-il pas nous vendre ?

CAVERLY, à part.

Oh ! je ne lui plais pas.

ÉDOUARD.

Il peut nous écouter.

MORTINS, qui s'assied de l'autre côté de la scène.

Je vais en faire autant.

THOMAS GOFF.

Ma foi, s'il veut rester,
Qu'il reste : je n'ai peur de lui ni de personne.

ÉDOUARD.

Vous aimez le pays ?

THOMAS GOFF.

La question est bonne.

ÉDOUARD.

Le peuple ?

THOMAS GOFF.

Tiens ! c'est moi.

ÉDOUARD.

Vous et quelques amis...

THOMAS GOFF.

Ce n'est pas moi tout seul.

ÉDOUARD.

A vos ordres soumis.

THOMAS GOFF.

En jurant par mon nom, ils jurent par le vôtre.

ÉDOUARD.

Ainsi, même intérêt, même but est le nôtre ?

THOMAS GOFF.

Bien dit !

ÉDOUARD.

Ce que je veux, vous le voulez ?

THOMAS GOFF.

D'accord.

ÉDOUARD.

Je puis compter sur vous ?

THOMAS GOFF.
Certe.
ÉDOUARD.
Et sur eux?
THOMAS GOFF.
Très fort.
ÉDOUARD.
Vous suivrez mon conseil?
THOMAS GOFF.
C'est un ordre.
ÉDOUARD.
A la lettre?
THOMAS GOFF.
Oui.
ÉDOUARD.
Sans hésiter?
THOMAS GOFF.
Oui.
ÉDOUARD.
Dût-il vous compromettre?
THOMAS GOFF.
Cent fois oui.
ÉDOUARD, lui serrant la main.
Mon cher Goff, je suis reconnaissant.
CAVERLY, à part.
Ah! voilà qui vous met du baume dans le sang.
MORTINS, de même.
Où veut-il en venir?
ÉDOUARD, à Thomas Goff.
Soyez donc assez sage
Pour revoir vos amis et détourner l'orage.
THOMAS GOFF.
Non.
ÉDOUARD.
Mais...
THOMAS GOFF.
Non pas.
ÉDOUARD.
Comment?
THOMAS GOFF.
Non, je n'en ferai rien.
ÉDOUARD.
Le faire est d'un brave homme et d'un bon citoyen.
THOMAS GOFF.
Non.
ÉDOUARD.
Il faut prévenir des désordres coupables.
THOMAS GOFF.
Eh non!
ÉDOUARD.
Vous le devez.
THOMAS GOFF.
Non, de par tous les diables!
CAVERLY, à part.
Je l'aurais parié.
MORTINS, de même.
C'est sur quoi je comptais.
ÉDOUARD, à Thomas Goff.
Ne m'avez-vous pas dit...
THOMAS GOFF.
Qu'à vos ordres j'étais.
ÉDOUARD.
Alors?...
THOMAS GOFF.
Si vous vouliez ce que je veux moi-même.
ÉDOUARD.
Je le veux, mon cher Goff.
THOMAS GOFF.
Mais vous changez de thème.
ÉDOUARD.
En quoi?
THOMAS GOFF.
Vous m'engagez à trahir le pays.
ÉDOUARD.
Le puis-je?
THOMAS GOFF.
Ils crieront tous, morbleu! que je trahis.
ÉDOUARD.
Vous êtes éloquent; vous leur ferez comprendre...
THOMAS GOFF.
Ils le crieront si fort qu'on ne pourra m'entendre.
ÉDOUARD.
Mais puisqu'ils sont toujours de votre sentiment.
THOMAS GOFF.
Bon! quand je dis comme eux; que je dise autrement,
Le feu prend à la poudre, et je suis sur la mine.
Non, non; si je le fais, que le ciel m'extermine!
ÉDOUARD.
Aide-moi donc, Mortins, à le persuader.
MORTINS, qui se lève.
Dans cette œuvre, Édouard, je ne peux pas l'aider.
De son patriotisme il t'a donné la preuve;
Cesse de l'éprouver.
THOMAS GOFF.
Ah! c'était une épreuve.
ÉDOUARD.
Gardez-vous de le croire.
THOMAS GOFF.
Aussi j'ai tenu bon.
ÉDOUARD.
Rien n'est plus sérieux.
THOMAS GOFF.
Vous parliez sur ce ton,
(Montrant Caverly.)
A cause de monsieur.
CAVERLY.
De moi!
THOMAS GOFF.
Dans la bagarre,
S'il tombe sous ma main, je ne dirai pas: gare!
C'est moi qui l'en préviens.
CAVERLY.
Je lui déplais.
ÉDOUARD.
Mais moi,
Je prétends qu'à tout prix force reste à la loi.
THOMAS GOFF, montrant encore Caverly.
A cause de monsieur.

ÉDOUARD.

Mais c'est faux !

THOMAS GOFF.

Bouche close ;
Il suffit pour agir qu'on ait compris la chose.

ÉDOUARD.

Vous, riche industriel, aimé, considéré,
Céder aux passions où je vous vois livré,
C'est comme citoyen manquer de caractère,
Et manquer de bons sens comme propriétaire.

THOMAS GOFF.

Oh ! mes propriétés, on les respectera ;
Quant à celles d'autrui, s'en mêle qui voudra.
Les intérêts privés ne sont pas mon affaire :
Je suis homme public. Laissez, laissez-nous faire ;
Nous vous laisserons dire : ainsi donnez-nous tort,
Et plus vous crierez haut, plus nous frapperons fort.
Ministres, lords, shérifs et toute la sequelle,
(Se retournant vers Caverly.)
Ses suppôts, ses impôts, et monsieur avec elle !
A bas !

CAVERLY, à part.

Décidément je lui déplais beaucoup.

THOMAS GOFF.

A bas les Harrington ! criblés, encor un coup,
Démâtés, nivelés comme un vaisseau qu'on rase !
S'il en reste un sur l'eau, que la foudre m'écrase !
A l'œuvre de ce pas je vais mettre la main.

ÉDOUARD.

Arrêtez.

THOMAS GOFF.

Voulez-vous qu'on s'arrête en chemin ?
C'est aisé ! Qu'Harrington, traité comme il doit l'être,
Du ministère enfin sorte... par la fenêtre.
Vous, entrez par la porte ouverte à deux battans ;
Entrez, soyez ministre, et sur l'heure, et long-temps :
Sinon, pour vivre en paix sous un pouvoir que [j'aime,
Je me fais, ventrebleu ! gouvernement moi-même.
De la cave au grenier, de la ville aux faubourgs
Retournant le pays, je mets tout à rebours ;
Et, quand j'aurai par là rétabli l'équilibre,
Vivent l'ordre, les lois, et vive un peuple libre !
Adieu !

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté THOMAS GOFF.

ÉDOUARD, à Mortins.

Mais quel remède ?

MORTINS.

En chassant Harrington,
Sois ministre.

ÉDOUARD.

Tu veux...

CAVERLY, qui se lève avec vivacité.

Ils ont tous deux raison ;
Soyez ministre.

MORTINS.

Eh quoi ! vous plaidez notre cause !

CAVERLY.

La mienne.

ÉDOUARD.

Quand le peuple à vos amis m'oppose,
Quand l'ordre, selon vous, n'a qu'eux seuls pour [appui !

CAVERLY, s'exaltant par degrés.

Ils étaient l'ordre hier, vous l'êtes aujourd'hui.
Jamais je ne trahis un ami politique.
Mais ce n'est plus le cas d'être systématique :
Formez un cabinet ; cherchez, prenez partout,
Qui vous voudrez, pas moi, je n'y tiens pas du tout !
Et sur le bill, ce soir, pour Dieu ! faites main-basse.
Rejeté ! rejeté ! point de salut s'il passe !
Je vous promets les voix dont je puis disposer.
Mais c'est ce cabinet qu'il faudrait composer :
Cherchez donc, et trouvez, pour calmer la tempête,
Une combinaison qu'on leur jette à la tête.

MORTINS.

Comme vous prenez feu !

CAVERLY.

Je prends feu ! je prends feu !
J'ai parbleu bien raison ; ceci n'est plus un jeu :
Discorde au parlement, révolte à la frontière,
Émeute dans la rue ! On a, je crois, matière
D'appréhender l'instinct purement animal
De cette multitude avec qui je suis mal.
C'est par pressentiment que je vous parlais d'elle.
Comment donc ! mais sa rage est presque person- [nelle :
Je ne sais pas pourquoi cet homme m'en veut tant ;
Le fait est qu'il m'en veut. Profitez de l'instant :
De grâce, un ministère ! en lui j'ai confiance ;
Je ne le connais pas, je le soutiens d'avance ;
Par le trône et la Chambre il est d'avance admis ;
Je me rends à Saint-James et cours chez mes amis ;
Je pars ; ils me croiront : le danger rend docile.
Moi-même, à remuer je ne suis pas facile ;
Eh bien ! en voyant tout perdu, désespéré,
Par modération je suis... immodéré ; [prendre,
Et quand ce sont nos biens, nos jours qu'on veut nous
Un homme indifférent me semble un homme à [pendre !

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, MORTINS.

MORTINS.

De tous les dévoûmens, le plus chaud c'est celui
Que montre un égoïste épouvanté pour lui.
La chute qu'il craignait, Caverly la décide ;
Le ministère enfin périt par un suicide.

ÉDOUARD.

Dans quel moment, Mortins !

MORTINS.

Qu'importe ? il est à bas.

ÉDOUARD.

Lui seul !

MORTINS.

Qu'importe encor ?

ÉDOUARD.

Beaucoup, car ce n'est pas
Un ministère seul que tu prends à partie,
Que tu veux culbuter ; c'est une dynastie.

MORTINS.

Eh bien ! s'il était vrai ?

ÉDOUARD.

Tu le veux donc ? sois franc.

MORTINS.

Tu le voudras aussi, car mon projet est grand.

ÉDOUARD.

Je le trouve insensé.

MORTINS.

Faute de le connaître.

ÉDOUARD.

Il déchaîne le peuple.

MORTINS.

Il t'affranchit d'un maître !

ÉDOUARD.

Eu ai-je un, quand ce maître est sujet, comme moi,
Du seul pouvoir humain qui régit tout : la loi ?

MORTINS.

Que tout dans le néant rentre donc devant elle !

ÉDOUARD.

Alors courbe la tête, ou tu n'es qu'un rebelle.

MORTINS.

Un rebelle, dis-tu !... sainte rébellion !
C'est pour le peuple anglais le réveil du lion :
Ce John-Bull tant raillé, si long-temps débonnaire,
Prends sa chaîne à deux mains, frappe, se régénère,
Règne et remonte au rang que le ciel lui donna.
Que lui faut-il ? du cœur, des armes ! Il en a.
Le mouvement éclate après les funérailles ;
Londre, en fureur, se lève au signal des batailles.
Si l'armée un moment comprime notre effort,
La Cité, grâce à toi, devient pour nous un fort.
De l'insurrection le volcan s'y concentre ;
Il tonne, et la terreur, en partant de ce centre,
Pour combattre avec toi vient envahir vos bancs,
Des soldats ébranlés va décimer les rangs.
Qu'il sorte de ta bouche un cri de déchéance,
L'armée est peuple ; et, fier de cette indépendance
Que lui rend tout à coup ton cri libérateur,
L'État proclame en toi son nouveau Protecteur !

ÉDOUARD.

Son Cromwell !

MORTINS.

Ce Cromwell vendra la république.

ÉDOUARD.

Qui t'en répond, Mortins ?

MORTINS.

Ton dévoûment civique,
Ta vertu.

ÉDOUARD.

Quel garant pour le peuple et pour toi,
Quand je l'aurai trahie en violant ma foi !

MORTINS.

Qui peut te condamner, si par ton éloquence
Tout pays délivré t'absout ?

ÉDOUARD.

Ma conscience.

MORTINS.

Faux scrupule d'honneur que tu dois mépriser !

ÉDOUARD.

Sentiment du devoir, trop vrai pour m'abuser !

MORTINS.

Ta gloire est de le vaincre.

ÉDOUARD.

Elle en serait flétrie.

MORTINS.

Pense à la liberté.

ÉDOUARD.

Je pense à la patrie.
Où va-t-elle avec toi ?

MORTINS.

Combattre et renverser.

ÉDOUARD.

Mais ce que tu détruis, comment le remplacer ?

MORTINS.

Par nous.

ÉDOUARD.

Veut-on de nous ? J'admets que tu l'emportes :
Tu chasses les Brunswick ; mais les Stuarts sont aux [portes.

MORTINS.

Tout un peuple debout sur le seuil les attend.

ÉDOUARD.

Ce peuple divisé peut succomber pourtant.
Alors qu'aurons-nous fait que ravir au royaume
Les droits qu'il a conquis en couronnant Guillaume ?
Si le sort est pour nous, quel avis fera loi ?
Est-ce le mien, Mortins ? Tu vas plus loin que moi ;
Le tien ? Mais Thomas Goff va plus loin que toi-mê- [me ;
D'autres plus loin sans doute et d'extrême en extrême
Rien n'arrêtera plus ton lion déchaîné.
Ou vaincus ou vainqueurs, qu'aurons-nous amené
Pour l'Angleterre en deuil par le meurtre affranchie ?
Vaincus, le despotisme, et vainqueurs, l'anarchie.

MORTINS.

Tu la domineras.

ÉDOUARD.

C'est en la terrassant.

MORTINS.

Encore une victoire !

ÉDOUARD.

Encor des flots de sang !

MORTINS.

Mais l'ordre !

ÉDOUARD.

Le chaos.

MORTINS.

Que ton souffle féconde :
Va donc pour le chaos, et qu'il en sorte un monde !

ÉDOUARD.

Ce monde, il est créé. Rend-le meilleur, plus pur ;
Ne détruis pas, corrige ; et quand il sera mûr
Pour des destins plus beaux et pour des droits plus [larges,
Sa raison le fera, ce bien dont tu te charges.
Mais comment l'accomplir, Mortins, par la terreur ?
Imposer la raison, c'est révolter l'erreur.
Tu veux fonder, dis-tu, des lois républicaines ;
Et sur quoi ? sur des mœurs : où sont nos mœurs ro- [maines ?
Tel qui fronde un abus s'engraisse d'un plus grand ;
Le suffrage avili s'achète à prix courant ;
En gloire l'infamie avec de l'or se change :
Qui bâtit là-dessus bâtit sur de la fange.
Corrigeons donc les mœurs pour réformer les lois ;
En créant des vertus nous enfantons des droits,
Nous hâtons du progrès la marche irrésistible ;
Et si gouvernement fut jamais perfectible,
C'est le nôtre : avançons, il avance avec nous ;
Au mouvement forcé, seul il offre entre tous
Liberté sans désordre, ordre sans tyrannie ;
Sans secousse, progrès dans sa course infinie.
Il nous suivra ; marchons, le flambeau dans les mains,
Et pour les affranchir éclairons les humains.
C'est notre mission, c'est notre œuvre première ;
C'est tout : la liberté, Mortins, c'est la lumière !

MORTINS.

C'est la force au besoin ; elle épargne le temps,
Et fait en un seul jour l'ouvrage de cent ans.
Veux-tu t'associer au grand coup que je tente,
Et servir tes amis ou tromper leur attente ?

ÉDOUARD.

Plutôt que de trahir la foi de mon serment,
J'oserais pour la loi voter au parlement.

MORTINS.

Toi !

ÉDOUARD.

Je la défendrais au lieu de la combattre ;
Et je puis relever ce que j'allais abattre.

MORTINS.

Qui, toi ?...

ÉDOUARD.

Si la Cité du trouble est le foyer,
L'armée à mon appel viendra la balayer.

MORTINS.

Tu signerais cet ordre !

ÉDOUARD.

Il est signé.

MORTINS.

J'en doute.

ÉDOUARD, lui montrant la lettre qui est restée sur la table.

Le voici.

MORTINS.

L'envoyer, tu n'oserais !... écoute :
Ce crime te perdra ; par les tiens rejeté,
Tu vas frapper au cœur ta popularité !
Elle expire du coup pour ne jamais renaître.
Tu n'es à tous les yeux qu'un renégat, qu'un traître ;
Tu n'as plus dans la lutte un ami pour soutien,
Et l'honneur de ton père y meurt avant le tien.

ÉDOUARD.

Que me dis-tu ?

MORTINS.

Godwin de le ternir est maître.

ÉDOUARD.

N'en crois rien.

MORTINS.

Dans sa feuille un écrit doit paraître,
Écrit que j'ai sur moi, que j'aurais déchiré,
S'il ne me l'eût remis comme un dépot sacré...

ÉDOUARD.

En m'effrayant, Mortins, je sais ce qu'il espère.

MORTINS.

Cette lettre, te dis-je, elle accable ton père :
Elle prouve...

ÉDOUARD.

Quoi donc ?

MORTINS.

Son honneur est perdu
Si...

ÉDOUARD.

Mais que prouve-t-elle enfin ?

MORTINS.

Qu'il s'est vendu.

ÉDOUARD.

C'est un faux !

MORTINS.

La voilà : songe, avant de la prendre,
Que ce soir à Godwin j'ai juré de la rendre.

ÉDOUARD.

Je m'en souviendrai.

MORTINS.

Lis.

ÉDOUARD, après avoir jeté les yeux sur l'écriture.

C'est sa main.

« A sir Robert Walpole, premier lord de la Trésorerie.

» MILORD,

» J'attends, pour agir, les cinquante mille livres » sterling : qu'on me les remette aujourd'hui même, » et regardez-moi dans cette circonstance comme » entièrement à votre disposition. Vous sentez com- » bien il nous importe à tous deux que cet envoi » reste secret.

» GILBERT LINDSEY. »

C'est sa main.

MORTINS.

Il a pour le pouvoir voté le lendemain.

ÉDOUARD, après une pause.

Eh bien, puisqu'il l'a fait, il le devait sans doute !

MORTINS.

Quoi ! tu n'as donc pas lu !

ÉDOUARD.

Lui ? mon père !...

MORTINS.

Il m'en coûte
De garder cet écrit ; mais veux-tu que d'effroi
Godwin reste muet ? triomphe, viens, suis-moi...
Ou plutôt du projet tu n'as pas connaissance ;
N'agis pas : laisse-nous agir en ton absence ;
Oui, reste, et j'ose tout. Édouard, mon ami,
Nos deux cœurs si longtemps pour la gloire ont frémi
D'un même élan d'amour et d'une ardeur égale ;
Ne nous séparons pas à cette heure fatale.
Non, par la noble vie à qui tu vas faillir,
Par la fraternité qu'il te faudrait trahir,
Par l'avenir sans borne ouvert à ton génie,
Non, tu ne peux combattre avec la tyrannie ;
Ton bras ne peut s'armer pour repousser le mien ;
Non, sois ami, sois fils, et reste citoyen.

ÉDOUARD.

Assez !

MORTINS.

Tu dois me croire, écoute et crois ton frère ;
Épargne l'infamie aux vieux jours de ton père.

ÉDOUARD.

Mais perdre mon pays en parjurant ma foi !
(Apercevant lady Strafford.)
Va-t'en, Mortins !... Que vois-je ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LADY STRAFFORD.

LADY STRAFFORD, à Édouard.

Oui, chez vous ; moi ! c'est moi !
Un asile, Édouard !

ÉDOUARD.

Le peuple vous menace ?

LADY STRAFFORD.

Le pouvoir.

ÉDOUARD.

Vous, madame !

LADY STRAFFORD.

On a perdu ma trace :
(Tombant assise.)
Je suis libre, du moins.

ÉDOUARD.

Ne craignez rien ici ;
Vous êtes sous ma garde.

MORTINS.

Et sous la mienne aussi.

ÉDOUARD.

Harrington, milady, dans le jour va me rendre
Raison d'un attentat que je ne puis comprendre.

LADY STRAFFORD, qui se lève.

Demandez-lui raison, non pour moi, mais pour tous.

MORTINS.

J'y vais !

ÉDOUARD.

Reste, Mortins.

LADY STRAFFORD.

Courez.

ÉDOUARD.

Que dites-vous !

MORTINS, à Édouard.

Le convoi va bientôt passer sous ta fenêtre :
Pour que je puisse agir, garde-toi d'y paraître ;
Mais fais-nous DU rempart des droits de la Cité,
Et pousse au parlement le cri de liberté.
C'est ton devoir ; je cours où le mien me réclame.

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, LADY STRAFFORD.

ÉDOUARD.

Et vous encouragez ses projets !

LADY STRAFFORD.

J'en suis l'ame.

ÉDOUARD.

A son bras, milady, qu'osez-vous demander !

LADY STRAFFORD.

De détruire, Édouard ; au vôtre de fonder.

ÉDOUARD.

Quoi ?

LADY STRAFFORD.

Le pouvoir que Dieu veut rendre à l'Angleterre,
En relevant des Stuarts le trône héréditaire.

ÉDOUARD.

Les Stuarts !

LADY STRAFFORD.

Couronnez-les.

ÉDOUARD.

Oh ! qu'entends-je ?

LADY STRAFFORD.

Un effort,
De ceux que Dieu choisit la fortune est au port.

ÉDOUARD.

George a du vœu de tous reçu le diadème ;
L'élu de tout un peuple est celui de Dieu même.

LADY STRAFFORD.

Ils l'obtiendront, ce vœu.

ÉDOUARD.

Nos oppresseurs !

LADY STRAFFORD.

Vos rois.

ÉDOUARD.

Non, c'est déshériter mon pays de ses droits.

LADY STRAFFORD.

C'est les lui garantir.

ÉDOUARD.

De qui vont-ils dépendre ?

LADY STRAFFORD.

Du génie éloquent qui seul peut les défendre,
De vous : sur ce dépôt c'est vous qui veillerez ;
Faites régner les Stuarts, et vous gouvernerez.

ÉDOUARD.

Qui ? moi !

LADY STRAFFORD.

Leur volonté par ma voix vous confère

Le droit d'agir pour eux, et le pouvoir de faire
Tout ce qu'ordonnera l'urgence du moment,
Comme premier ministre à leur avénement.

ÉDOUARD.

Moi !...

LADY STRAFFORD, lui présentant un papier.

Cet acte en fait foi.

ÉDOUARD.

Je ne le veux pas lire.

LADY STRAFFORD.

Quand leur main l'a signé !

ÉDOUARD.

La mienne le déchire.
Ma conduite est tracée.

LADY STRAFFORD.

Où courez-vous ?

ÉDOUARD.

Je doi
Marcher contre le peuple et voter pour la loi.

LADY STRAFFORD.

La liberté de tous par elle est suspendue.

ÉDOUARD.

Dans l'intérêt de tous.

LADY STRAFFORD.

Allez !... je suis perdue.

ÉDOUARD.

Vous !

LADY STRAFFORD.

Perdue, Édouard.

ÉDOUARD.

Je vous protégerai ;
Ma demeure est pour vous un refuge assuré.

LADY STRAFFORD.

On m'y viendra chercher.

ÉDOUARD.

Ne craignez pas qu'on l'ose !

LADY STRAFFORD.

On l'osera.

ÉDOUARD.

Jamais !

LADY STRAFFORD.

Je suis lady Montrose.

ÉDOUARD.

Dieu !

LADY STRAFFORD.

Ce nom vous indigne ; il m'honore à mes yeux :
Porté par un martyr, il fut victorieux ;
Je l'ai ressuscité ; moi, femme, à sa mémoire
J'ai d'un parti déchu rattaché la victoire ; [moi,
Et qui donc m'y poussa ? mes rois seuls ? ah ! crois-
Je l'avoue à ma honte, Édouard, ce fut toi ;
L'amour a triomphé de ma faible nature.
Je rêvais dans la leur ta puissance future ;
Je t'imaginais grand de toute leur grandeur ;
Ah ! que dis-je ! ta gloire éclipsait leur splendeur,
Ta gloire est mon idole, et je suis fanatique :
Je m'y sacrifiai par un acte héroïque.
Est-ce folie ? hélas ! je le sais d'aujourd'hui ;
J'étais folle en effet ; car j'ai bravé pour lui
La mort, et c'est par lui que je cesse de vivre ;
Plus que la mort, la honte ; et c'est lui qui m'y livre !

ÉDOUARD.

Vous ne le craignez pas ! votre amant, votre époux
N'a rien, hormis l'honneur, de plus sacré que vous.

LADY STRAFFORD.

Tout a changé pour moi ; mourir est mon envie :
Je ne suis plus aimée, et n'aime plus la vie.

ÉDOUARD.

Tu l'es encor ; ta vie, ah ! c'est la mienne.

LADY STRAFFORD, avec exaltation.

Eh bien !
Défends-la donc pour toi ; défends, sauve ton bien.
Mon cœur souffre à t'en faire une loi tyrannique ;
Mais ta victoire enfin est mon refuge unique,
Et quelque châtiment qui doive me frapper,
C'est par elle, Édouard, que j'y veux échapper.
Je n'ajouterai rien, non rien pour t'y résoudre ;
Sois mon juge et prononce. Adieu ! tu peux m'ab-
soudre ;
Tu peux me perdre ; à toi jusqu'au dernier moment,
Ou je vis pour t'aimer ou je meurs en t'aimant ;
J'attends mon sort. Adieu !

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, se levant.

Son juge ! et ma sentence
Jette au glaive infamant cette noble existence.
L'honneur de mon vieux père, il se rattache au sien,
Et je l'immole aussi. Quel devoir que le mien,
S'il faut du même coup, pour que j'y persévère,
Frapper ce que j'adore et ce que je révère !
Mais suis-je donc réduit à cette extrémité !
Suis-je lord-maire enfin ? Un lâche a déserté ;
Dois-je, à l'opinion résistant pour ma perte,
Périr avec les miens au poste qu'il déserte ?
Non, restons.

(On entend dans le lointain les premiers roulemens des tambours voilés, qui se rapprochent par degrés et se prolongent jusqu'à la fin de la scène)

Les voici ! Ce bruit lugubre et lent
Va se changer pour Londre en un appel sanglant.
Quelques momens encor, c'en est fait ! Je frissonne ;
Et dans ma conscience, où chaque coup résonne,
Le remords s'éveillant semble prendre une voix
Pour nommer la patrie et rappeler ses droits.
Leur généreux soutien dont le cercueil s'approche,
Comme il fut sans faiblesse, il resta sans reproche.
S'il pouvait du linceul s'élancer aujourd'hui,
De moi que dirait-il, et qu'aurait-il fait, lui ?
Mais il m'entend, ce juste à qui ma voix s'adresse ;
Sous son voile funèbre il tressaille, il se dresse,
Se découvre et répond : « Que me demandes-tu ?
» Ne rien souffrir pour elle est-ce aimer la vertu ?
» Est-ce aimer le pays d'une mâle tendresse,

Digitized by Google

» Que de lui préférer honneur, père ou maîtresse ?
» Qui se donne au pays se donne tout entier.
» Viens, prends ton rang, suis-moi ; viens, mon digne [héritier ;
» Viens te perdre toi-même en sauvant sur ma tombe,
» Avec l'ordre qui meurt, la liberté qui tombe.
» Élève ton courage à ce pénible effort ;
» Ou si tu ne le peux, toi qui t'es cru si fort,
» Si tu manques de cœur pour cette noble tâche,
» Cache-toi ; tu fais bien : mais tu n'étais qu'un lâ- [che !»
J'irai, Névil, j'irai, je cours où tu m'attends.
Saint amour du pays, c'est ton cri que j'entends ;
J'obéis et me perds. Quel est donc ton empire,
Puisque je peux trouver quand mon honneur expire,
Quand mon plus cher espoir vient de s'éteindre en [moi,
Un douloureux plaisir à me vaincre pour toi !

(Il a repris sur la table sa lettre qu'il emporte, et il s'élance hors de la scène. La toile tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

Même salon qu'au quatrième acte ; mais les vitres des trois fenêtres du fond sont brisées.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, assis près d'une table couverte de pamphlets et de journaux, et se tournant vers les fenêtres.

C'est par-là qu'à mes pieds ils jetaient des couronnes !
Volage opinion, pour que tu m'abandonnes,
Qu'ai-je fait ? mon devoir ; je n'ai plus un appui.

(Prenant un des journaux.)

La feuille de Mortins ! ah ! voyons :

« Hier, la loi a passé, grâce à l'éloquence de » celui qui l'avait le plus éloquemment combattue. » Hier, aux funérailles de Névil, tous les priviléges » de la Cité ont été violés, encore par l'homme sur » qui le peuple avait le plus compté pour les dé- » fendre. Nous l'aimions, cet homme ; aussi notre » cœur se brise, la plume tombe de nos mains, et » nous nous bornons à dire dans notre douleur : » Anglais, ce n'est pas sur Névil qu'il faut pleurer. »

Jusqu'à lui
Qui croirait s'avilir en prenant ma défense !
Et c'est un cœur bien né, c'est mon ami d'enfance !
Mais j'ai fait à sa honte échouer son dessein ;
L'amitié pour toujours est morte dans son sein.
Aucune injure, au moins, n'échappe à sa colère.

(Frappant de la main sur un autre journal qu'il vient de prendre.)

Ma terreur, c'est Godwin. Que dit-il de mon père ?

(Après avoir jeté les yeux sur le journal.)

Ciel ! Julia !...

(Lisant.)

« Il n'est bruit que du pèlerinage fait à Lon- » dres par la belle lady Strafford, si célèbre sous le » nom de lady Montrose. Dans plusieurs entrevues, » tout à fait confidentielles, avec un jeune orateur » qu'elle voulait gagner à sa cause, elle a, dit-on, » dépassé de beaucoup les instructions de son royal » amant. Mais que ne pardonne-t-on pas au dé- » vouement politique ! »

Chez moi son danger la conduit ;
Pour la déshonorer l'outrage l'y poursuit.
Achevons :

« Quant à l'éclatante défection dont tout le monde » parle, elle s'explique très naturellement par une » somme de 25,000 livres sterling donnée de la » main à la main, par une promesse de pairie qu'on » ne tiendra pas, et par l'offre d'un ministère qu'on » ne veut plus donner. Au reste, on pourra se con- » vaincre, en lisant la lettre suivante, dont nous » garantissons l'authenticité, que l'apostasie à beaux » deniers comptans était pour l'honorable Édouard » Lindsey une tradition de famille. »

Puis la lettre, et plus bas :

« Les amis du pays verront avec plaisir, dans » l'intérêt du trésor, que le taux des consciences » parlementaires a beaucoup baissé ; celle du fils » est de 25,000 livres sterling meilleur marché que » celle du père. »

Je m'indigne !
D'un duel avec moi l'imposteur n'est pas digne ;

(Après avoir écrit un billet.)

Mais il me faut son sang. Quand je l'aurai versé,
L'opprobre d'un vieillard sera-t-il effacé ?
Il n'en mourra pas moins, ma vengeance assouvie,
Du démenti qu'un jour donne à toute sa vie.

(Il reste la tête appuyée sur ses deux mains.)

SCÈNE II.

ÉDOUARD, SIR GILBERT, tenant un journal.

SIR GILBERT qui s'est avancé vers son fils à pas lents.

Édouard !

ÉDOUARD.

Vous !

SIR GILBERT.

Ton père a pendant soixante ans
Passé pour honnête homme.

ÉDOUARD.

Et, comme de son temps,
Il est l'honneur du nôtre.

SIR GILBERT.

Il s'est vendu, ton père.

ÉDOUARD.

Qui le dit, dans une heure aura vécu, j'espère.

SIR GILBERT.

Mais qui le dit le prouve : as-tu lu ce papier?

ÉDOUARD.

Oui.

SIR GILBERT.

La lettre de moi qu'on vient d'y publier,
L'as-tu lue?

ÉDOUARD.

A l'instant.

SIR GILBERT.

T'avait-on fait connaître,
Avant de m'en flétrir, qu'elle y devait paraître?

ÉDOUARD.

Martins.

SIR GILBERT.

Et pouvais-tu sauver ma dignité,
En m'épargnant l'affront de la publicité?

ÉDOUARD.

Moi !...

SIR GILBERT.

Dis, le pouvais-tu?

ÉDOUARD.

Je ne le pouvais faire
Sans trahir mon devoir.

SIR GILBERT.

Et pour y satisfaire,
Ce sont mes cheveux blancs que vous avez trahis?

ÉDOUARD.

Il fallait immoler mon père ou mon pays.

SIR GILBERT.

Mais vous n'aviez pas cru la lettre véritable?

ÉDOUARD.

Je l'avais vue.

SIR GILBERT.

Ainsi vous me jugiez coupable?

ÉDOUARD.

Non.

SIR GILBERT.

Vous doutiez au moins?... répondez!
(Édouard s'agenouille devant son père.)
J'ai compris :
Sans parler, c'est répondre; et pourtant ce mépris
D'autant plus accablant qu'à vos yeux légitime
Il frappait un coupable et non une victime,
Ce mépris qui sur vous retombait par moitié,
Quoi! sans respect pour moi, pour tous deux sans pi-
Esclave d'un devoir que n'eût rempli personne, [tié,
Vous l'avez affronté!

ÉDOUARD.

Pardon!

SIR GILBERT.

Que je pardonne!
A qui, mon fils? à toi! quand ce cœur palpitant,
Qui d'un pieux orgueil se gonfle en t'écoutant,
Éclate, et sent se fondre en larmes de tendresse
L'enthousiasme pur dont j'étouffais l'ivresse.
Que je pardonne! ah! viens : ta place est dans mes
[bras!

ÉDOUARD.

Mon père!

SIR GILBERT.

Laisse-les t'insulter, les ingrats :
Ta défaite est, mon fils, ta plus sainte victoire.
Mon affront fait ma joie, et ma honte est ma gloire,
Ma couronne d'honneur au terme de mes jours.
Je suis pur, Édouard, et je le fus toujours;
Mais ton égal, mais plein du beau feu qui t'anime,
Mais martyr du devoir à cet excès sublime,
L'ai-je été? Ce long temps que ton père a vécu
Vaut-il un jour de toi? non, non; tu m'as vaincu,
Et, fier, je m'humilie avec ma vie entière
Devant un seul instant de ta noble carrière.

ÉDOUARD.

Oui, par! mon cœur cent fois me l'a dit avant vous;
Et vous le prouverez à la face de tous.

SIR GILBERT.

J'en réserve à Martins la preuve irrécusable.
Mais quel souci nous trouble! un bruit si misérable
Tombe, quand le public, un moment abusé,
Avec l'accusateur confronte l'accusé.
L'estime est quelque chose.

ÉDOUARD.

Ah! pour vous; mais pour elle,
Pour le nom d'une femme, une injure est mortelle.

SIR GILBERT.

Je t'entends, Édouard; je plains lady Strafford,
Et je la plains surtout de mériter son sort.
Qui brave un préjugé provoque une injustice;
Et pour trouver en soi le prix du sacrifice,
Il faut qu'un dévoûment, d'intérêt dégagé,
Vous ait fait par vertu braver ce préjugé.
Il n'en est pas ainsi.

ÉDOUARD.

De grâce!

SIR GILBERT.

Je m'arrête
En pensant au danger qui plane sur sa tête.
Chez toi, dans ton absence, hier je suis venu,
J'ai vu lady Strafford, et, son secret connu,
D'agir en sa faveur j'ai senti l'importance,
Et j'ai de Caverly réclamé l'assistance.

ÉDOUARD.

Sa réputation, comment la recouvrer?

SIR GILBERT.

En lui donnant ton nom tu peux tout réparer.

ÉDOUARD.

Je vengerai d'abord elle, vous et moi-même.

SIR GILBERT.

Un duel! Tu prendrais pour arbitre suprême
Le hasard d'un duel entre un infâme et toi!
Écoute : j'ai du cœur, et ma vie en fait foi;

Mais je tiens que se battre est un triste courage,
Quand le combat vous souille encor plus que l'outrage.
A quoi sont bons ses jours, au mépris dévolus?
L'État n'en a que faire et l'honneur n'en veut plus;
Les tiens sont l'honneur même, une cause à défendre,
Des services rendus, des services à rendre.
La vertu, la patrie ont des droits sur les tiens,
Plus tu te sens utile et moins tu t'appartiens.
Le lâche, diras-tu, peut tenir ce langage;
L'homme de cœur le doit: pour relever le gage
Qu'une insulte à mon nom jette sur mon chemin,
Je veux, en le touchant, ne pas salir ma main.
Là, ce serait l'opprobre avec la gloire aux prises.
Fais fi de ta vengeance: un sang que tu méprises
Ne vaut pas, ô mon fils, pour laver ton affront,
Les pleurs sacrés qu'un père a versés sur ton front.

ÉDOUARD.

Ne pouvant la venger, qu'au moins je la console:
Ah! venez.

SIR GILBERT.

Caverly m'a donc tenu parole;
Car près d'elle, Édouard, il t'avait devancé.
Voyons!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CAVERLY, sortant de l'appartement de lady Strafford.

CAVERLY, qui s'arrête au fond, en regardant les fenêtres.

Comme chez moi!
(A Édouard.)
Leur rage a tout cassé;
Mais, du moins, si quelqu'un veut nier mes services,
Je puis de mon hôtel montrer les cicatrices.
Ce sont près d'Harrington nos titres aujourd'hui.

ÉDOUARD.

Faites-les valoir seul; je n'attends rien de lui.

CAVERLY, à Édouard.

Mon cher, il faut au roi saisir un ministère,
S'il est votre obligé; demain il est par terre:
Adieu vos droits alors,! Vous l'avez raffermi,
Et certe il ne doit pas vous aimer à demi:
Mais ce qu'il aurait fait, il ne peut plus le faire.

ÉDOUARD.

Mon nom dans le conseil serait impopulaire,
N'est-ce pas?

CAVERLY.

C'est absurde, et c'est vrai cependant.
Aussi, quand, de nos jours, on est indépendant,
On a l'air, mon ami, d'insulter tout le monde.
J'ai pour l'indépendance une estime profonde;
Il en faut dans quelqu'un, et vous l'avez prouvé:
Je ne sais pas, sans vous, quel homme eût tout sauvé!
Mais vous n'en recueillez que malheur, qu'amertume;
On vous pique, on vous mord, de la poudre on exhume
Je ne sais quel écrit...

ÉDOUARD.

Que mon père dément.

CAVERLY.

Avant lui je l'ai fait; car je trouve alarmant,
Immoral, que la presse à la rigueur nous juge
Sur des torts arriérés qui datent du déluge.
De nos erreurs du jour nous avons bien assez.
Ce Godwin a fouillé dans vos actes passés;
On l'approuve, il triomphe, à tout il peut prétendre.
La popularité, qui ne sait où se prendre,
S'accroche à lui.

ÉDOUARD.

Ce choix est aussi trop honteux!

SIR GILBERT.

Cela prouve, Édouard, qu'il en existe deux:
La bonne et la mauvaise.

CAVERLY, à Édouard.

Oui, ce n'est pas la vôtre;
Mais moi, je n'ai voulu de l'une ni de l'autre,
Pour ne pas les confondre, et c'est le vrai moyen.

SIR GILBERT.

Vous êtes homme aimable, il est homme de bien.

ÉDOUARD, voulant sortir, à Caverly.

Pardonnez; on m'attend.

CAVERLY.

Qui? votre prisonnière?
J'aurais voulu pour elle obtenir grâce entière;
On m'a tenu rigueur, et j'ai dû l'avertir
Qu'il fallait sur-le-champ se résoudre à partir,
Ou, ce que j'aurais, moi, compté pour peu de chose,
Prendre l'engagement d'abandonner sa cause;
Elle est partie.

ÉDOUARD.

Eh! quoi! sans me voir!

CAVERLY.

Ses adieux
Ont été quelques pleurs qui roulaient dans ses yeux.

ÉDOUARD.

Je cours...

SIR GILBERT.

Reste, et commande au transport qui t'agite.

WILLIAM, annonçant.

Monsieur Mortins!

ÉDOUARD.

Chez moi!

CAVERLY.

Mon Dieu! c'est la visite
Dont vos chers électeurs vous menaçaient tout haut,
Et que j'aurais bien dû vous annoncer plus tôt.

SIR GILBERT.

Dans quel but viennent-ils? Veuillez donc nous l'apprendre.

CAVERLY.

Ils viennent... Mais, tenez; vous alliez les entendre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MORTINS, THOMAS GOFF, DÉPUTATION D'ÉLECTEURS.

ÉDOUARD.

Puis-je savoir, messieurs, à quel motif je dois
L'honneur inespéré que de vous je reçois?

MORTINS.

Choisi pour exprimer un vœu dont je regrète
Que vos anciens amis m'aient rendu l'interprète,
J'ai cru devoir céder; et ce vœu le voici...

THOMAS GOFF, apercevant Caverly.

C'est comme un fait exprès : je ne viens pas ici,
Que monsieur, dès l'abord, à mes yeux ne se montre.

CAVERLY.

Il faut bien, quand j'y suis, que monsieur m'y ren- [contre.

MORTINS, qui s'fait signe à Thomas Goff de se contenir.

Si vous avez reçu de nous votre mandat,
Ce fut en contractant, pour qu'on vous l'accordât,
L'engagement sacré d'être en tout point l'organe,
L'écho des sentimens de ceux dont il émane.
L'avez-vous été? Non. Mon cœur en a saigné,
Et de vous sans douleur ne s'est pas éloigné.
Je laisse là les bruits qu'on se plaît à répandre;
Ma plume, en vous blâmant, n'y voulut pas descen- [dre:
Un fait donné pour vrai peut être controuvé,
Et je le maintiens faux tant qu'il n'est pas prouvé.

SIR GILBERT.

C'est honorer, monsieur, et vous-même et la presse.

MORTINS.

Mais un reproche juste et que je vous adresse,
Est d'avoir, au mépris du choix qu'on fit de vous,
Tourné, sous nos drapeaux, vos armes contre nous,
D'avoir répudié notre foi politique.
Soit erreur, soit raison, dans un moment critique,
Vous l'avez fait; le pacte est par vous déchiré :
Rendez-nous le mandat qui vous fut conféré.

ÉDOUARD.

A ce dernier affront j'étais loin de m'attendre.

THOMAS GOFF.

Et vous ne trouvez pas un mot pour vous défendre!
Je vous connais donc, moi, qui vous ai tant aimé,
Et qui devrais, morbleu! me battre à poing fermé
Pour m'être si long-temps trompé sur votre compte.
Comment, de père en fils!

MORTINS, qui veut le calmer.

Songez...

THOMAS GOFF.

C'est une honte.
Monsieur ne veut rien croire, eh bien! moi, je crois [tout :
Le mal est toujours vrai quand on le dit partout.
Devant un mot de vous je tombais en extase;
Mais je suis revenu des grands faiseurs de phrase.
Je veux des hommes purs, incorruptibles, francs,
Comme monsieur Godwin que j'ai mis sur les rangs.

ÉDOUARD.

Pour me remplacer?

THOMAS GOFF.

Oui, c'est un homme sincère;
(A Mortins.)
Et, quoique vous aussi soyez son adversaire,
Je le ferai nommer, parce qu'il ne voudra,
Ne dira, ne fera que ce qu'il nous plaira,
Quelque bill qu'on propose; il l'a juré d'avance,
Et moi, ce qu'il me faut, c'est de l'indépendance.

ÉDOUARD.

Vous n'êtes pas encor par lui représenté :
Je garde mon mandat.

MORTINS.

Vous!

ÉDOUARD.

Quand je l'acceptai,
Je promis d'exercer ce droit en honnête homme,
Rien de plus; et celui qui, voulant qu'on le nomme,
Engage un avenir que nul ne peut prévoir
Est l'esclave du peuple ou celui du pouvoir.
Je verrai si plus tard il faut que je résigne
Un droit qui m'appartient et dont je reste digne;
Le calme qui renaît peut être passager :
Je garde mon mandat tant qu'il offre un danger.

MORTINS.

Contre un vœu si formel monsieur, prenez-y garde.

THOMAS GOFF.

Si la chance nous vient, savez-vous...

ÉDOUARD.

Je le garde,
Pour ne m'en dessaisir que par ma volonté;
Je le garde pour dire à tous la vérité :
Au pouvoir sur son banc, au peuple sur la place,
A vous, puisque chez moi nous voilà face à face.
(A Mortins.)
Ami du bien, monsieur, mais ami dangereux,
Vous n'êtes plus pour moi qu'un rêveur généreux,
Qui, jugeant mal son temps, contre une théorie
Jouirait le sort de tous, sa tête et sa patrie.

CAVERLY.

C'est bien.

ÉDOUARD.

Vous, monsieur Goff, je vous connais à fond :
Pensant faire à vous seul ce que les autres font,
Vous croyez fermement, grâce à votre poitrine,
Endoctriner autrui quand on vous endoctrine.
Vous voulez être libre, et votre vanité,
Pour la défendre mieux, tûrait la liberté;
Mais vous n'auriez jamais, dans un jour de désordre,
Que le demi-plaisir d'opprimer en sous-ordre.

THOMAS GOFF.

Monsieur!...

ÉDOUARD.

Pas davantage, et retenez ceci :
Un tyran subalterne est un esclave aussi.

Digitized by Google